

UNIVERSITÉ DE PARIS

GUY DE MORANGES
ET LA RÉFORME
A AURILLAC

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 29 mai 1900, à 4 heures

2 Juin
PAR

CYPRIEN LAGIER
PASTEUR

AURILLAC
IMPRIMERIE VEUVE R. TERRISSE, RUE ALEXANDRE PINARD

1900

GUY DE MORANGES & LA RÉFORME

A AURILLAC

A la mémoire de mon Père et de ma Mère.

*A mes anciens paroissiens du Cantal
et de l'Ardèche.*

UNIVERSITÉ DE PARIS

GUY DE MORANGES
ET LA RÉFORME
A AURILLAC

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 29 mai 1900, à 4 heures

PAR

CYPRIEN LAGIER

PASTEUR



AURILLAC

IMPRIMERIE VEUVE R. TERRISSE, RUE ALEXANDRE PINARD

1900

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, Président de la soutenance.

MM. LODS, }
ED. VAUCHER, } Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

N° 287

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites :

Archives de la ville d'Aurillac, série E, liasse du Consulat d'Aurillac.

Annales d'Aurillac, manuscrit anonyme, conservé aux archives municipales et attribué à Gourlat.

Livre des Consulats et antiquités de la ville d'Aurillac (Copie d'un extrait du) par Pierre Labroha, curé de Notre-Dame d'Aurillac, 17^e siècle.

Archives de la ville de St-Flour, extrait des *Registres des délibérations des Consuls*, chap. v, année 1573.

Archives de Clermont-Ferrand.

Sources imprimées :

Extraits du registre du Greffe criminel du Parlement de Paris, par Lizet Bourgoïn, in-4^o, 12 avril 1848, sans nom d'éditeur.

Corpus Reformatorum, Calvini opera, tome 46, lettre 3426.

Majour. — *Apologie des chanoines de la cathédrale de Clermont contre les nouveaux égarements de l'abbé Faydit*, Clermont 1713, in-12.

Discours sur les hommes de l'arrondissement d'Aurillac, lu à l'Assemblée publique, le 20 août 1819. — Raulhac, (C.-J.-F.). — Aurillac 1820.

Jehan de Vernyes. — *Mémoires*, 1 vol. 1838. — Clermont.

Du Breuil. — *Précis des guerres religieuses en Auvergne*, 1 vol. in-12, Clermont 1840.

Imberdis.— *Guerres religieuses en Auvergne*, 1 vol. in-8, 2^e édition, Riom, 1846.

Imberdis. — *Histoire générale de l' Auvergne*, 2 vol. in-8, Clermont, 1868.

J.-S. Hugues, pasteur. — *Histoire de l'Eglise Réformée d'Anduze*, 1 vol. 1864.

Mgr Bonanges. -- *Histoire de St-Géraud et de son illustre abbaye*, 2 vol. in-8, 1881, Aurillac.

Histoire ecclésiastique des églises Réformées au royaume de France, 2 vol. in-4^e, édition de Toulouse, 1882.

Crespin.— *Histoire des Martyrs*, 3 vol. in-4^e, édition nouvelle, 1885, Toulouse.

Leroux.—*Histoire de la Réforme dans la Marche et le Limousin*, 1 vol. in-8.

E. Arnaud (article Auvergne). — Dans l'Encyclopédie des sciences religieuses, tome I, pages 757 et 758.

N. Weiss. — *La Chambre ardente*, 1 vol., Paris.

Hauser.—*Notes sur la Réforme en Auvergne*, 1 vol. in-8, Paris, Fischbacker, 1899.

Bulletin de l'Histoire du Protestantisme Français, tomes x et xxi, Paris.

Ajalbert.— *En Auvergne*, 1 vol. in-12, Paris, Dentu.

Marcellin Boule et Louis Farges.— *Le Cantal*, 1 vol. in-12, Paris, Masson et Cie.

Revue de la Haute-Auvergne, année 1899, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules, Aurillac, Bancharel, éditeur.

GUY DE MORANGES

et la Réforme à Aurillac

Tuer, ce n'est pas répondre;
tuer, ce n'est pas chrétien.
(MICHEL DE L'HOPITAL).

AVANT-PROPOS

L'auteur n'a pas la prétention de donner ici l'histoire complète de la Réforme dans l'ancien Bailliage d'Aurillac. L'objet de son étude est plus modeste.

Un séjour de deux années dans le Cantal lui a permis de prendre contact avec les hommes et les choses d'Auvergne. Il en a profité pour lire plusieurs ouvrages d'histoire locale, consulter quelques vieux papiers et recueillir des traditions.

Ici et là, il a trouvé des traces du grand mouvement d'émancipation religieuse qui s'appelle la Réforme du XVI^{me} siècle. Mais ces renseignements sont épars dans des ouvrages divers et parfois étendus. De là son dessein de les réunir autour d'une figure attachante, celle du pasteur auvergnat, Guy de Moranges.

Ainsi circonscrit, le sujet exigeait encore des recherches dans lesquelles l'auteur a été aidé par les conseils des uns et les renseignements des autres.

Qu'il lui soit permis d'adresser l'expression de sa reconnaissance à M. Hauser, professeur à Clermont-Ferrand, à M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie de Paris, à M. Crès, pasteur, président du Consistoire de Vallon, à M. le pasteur A. Watier et à M. Aubert, de Genève, à M. Jeanperrin, inspecteur d'Académie à Aurillac, à M. Grand, bibliothécaire de la ville d'Aurillac.

Leur bienveillant concours lui a permis d'écrire le récit des événements les plus saillants qui se déroulèrent dans les montagnes d'Auvergne pendant cette période.



I.

LES ORIGINES
DE LA RÉFORME EN AUVERGNE
[1535-1550]

La Réforme fit son apparition dans notre province entre 1535 et 1540. Un livre en fut le premier indice.

Voici comment le chanoine Majour raconte le fait : « Un peu avant que l'on vit paraître l'hérésie de Calvin, on y surprit, à Clermont, « un livre scandaleux où l'auteur avait eu la « témérité d'insérer une erreur contraire à ce « que l'Eglise propose à croire aux fidèles dans « la prière appelée ordinairement l'*Ave Maria*.⁽¹⁾ » La découverte de ce livre par un chanoine de la cathédrale, émut fort le vénérable chapitre, car une plainte fut aussitôt adressée à l'Assemblée capitulaire du 24 mai 1535.

Ce n'était là qu'un premier symptôme. Une fois en éveil, la vigilance des chanoines eut fort à faire : perquisitions dans les écoles, profession de foi exigée des régents et de quiconque venait

(1) HAUSER, Notes sur la Réforme en Auvergne, page 12.

du dehors pour exercer sa profession dans la ville, active surveillance de certains prêtres suspectés d'avoir des sympathies pour la foi nouvelle; tout est mis en œuvre afin d'étouffer l'hérésie naissante.

Ces mesures préventives n'eurent pas cependant tout l'effet désiré. Plusieurs régents enseignèrent les idées nouvelles dans les écoles et, de ce fait, quelques-uns furent congédiés. Un habitant de la ville refusa de pavoiser sa maison sur le passage de la procession. Il y eut bien pis encore : pendant le carême de 1547, un moine de l'ordre des Carmes prêcha l'Evangile avec tant de simplicité et de conviction qu'il souleva un orage. Des plaintes assez vives furent adressées aux consuls dont les pouvoirs se confondirent si souvent avec ceux du chapitre. Toujours est-il qu'après en avoir délibéré, ils envoyèrent une délégation auprès de Monseigneur. « Pour lui remontrer que le prescheur a très bien presché et instruit le peuple que ne fut jamais instruit et édifié. ⁽¹⁾ »

Il paraît résulter de cette citation qu'au moment où les consuls sont appelés à se prononcer sur les prédications du Carme, ils se déclarèrent plutôt favorables à ses idées. On peut en inférer qu'ils n'avaient pas encore subi et accepté les directions du chapitre de l'évêque.

(1) Häuser ibidem page 9.

Vers la même époque, un autre moine, un jacobin, arriva à Issoire. Pauvre, mal vêtu, il s'adressa aux consuls, Charles Bonnel et Jean Vialle, pour obtenir la *passade*, aumône aux voyageurs. L'étranger revenait d'Allemagne où il avait eu l'occasion d'étudier *de visu* la Réforme dans ses méthodes et ses merveilleux effets.

Au seul nom de Luther, l'attention des consuls est éveillée et, trop heureux de profiter de la circonstance pour se renseigner, ils retiennent le moine à dîner. « Pendant le repas, il « leur expliqua les principaux articles de la foi « luthérienne, les assurant que les princes « d'Allemagne et notamment le duc de Saxe, « avaient adopté ces opinions avec une grande « joie. »⁽¹⁾

La parole chaleureuse et convaincue du moine impressionna vivement ses interlocuteurs qui le prièrent de rester à Issoire pour y prêcher le carême. Sur sa réponse affirmative, les consuls contremandèrent un cordelier, de Clermont, qui avait été chargé de cette mission. Grâce à cet arrangement, la Réforme pénétra à Issoire. Les premières prédications du Jacobin eurent un retentissement considérable, tant il y avait dans sa parole de flamme, de sincérité et de sève évangélique, tout autant de qualités que n'avaient plus qu'à un très faible degré les

(1) Imberdis : Guerres religieuses en Auvergne, page 50.

prônes des curés. Cela ne dura pas longtemps, car le cordelier de Clermont vint à Issoire et s'empara de la chaire. On raconte qu'un fervent catholique en chassa le jacobin en le frappant avec la hampe d'une croix.

Chassé de l'église, l'orateur n'en continua pas moins son œuvre de rénovation religieuse. Plusieurs centaines de personnes acceptèrent les nouvelles doctrines. « L'entendement était
« régénéré, la sphère de l'intelligence agrandie,
« la superstition détruite : pourquoi tous ces
« tributs que prélevait la chancellerie de Rome ?
« pourquoi ce maître suprême dont la tiare ne
« relevait pas de Dieu ? etc. ⁽¹⁾ »

Il est facile de se représenter combien une telle prédication dut tout à la fois étonner et réjouir les auditeurs.

Les étonner, tout d'abord, parce qu'elle rompait avec toutes les habitudes en s'attaquant au système romain vieux de 15 siècles; les réjouir, ensuite, parce que, en proclamant l'Evangile tel que les disciples du Christ l'avaient prêché, elle apportait la lumière et la liberté.

Dans la Haute-Auvergne, la Réforme montait aussi à l'assaut des villes et des villages les plus reculés. Dès 1548, il y avait des protestants à Aurillac. Nous en avons la preuve dans une délibération du Parlement de Paris, à la date

(1) Imberdis: *ibidem*, page 50.

du 12 avril 1548, avant Pâques — « La Cour
« avertie qu'aux bailliages des montagnes d'Au-
« vergne même en la ville d'Aurillac et
« autres lieux circonvoisins, latement et occul-
« tement, plusieurs infectés de la blasphème
« secte Luthérienne s'efforcent icelle secte se-
« mer et introduire au dit pays...⁽¹⁾ »

De son, côté Mgr Bouanges écrit dans son histoire de St-Géraud que « la Réforme avait même trouvé des adeptes parmi les membres du conseil qui administrait la ville.⁽²⁾ »

Nos recherches ne nous ont pas permis de découvrir par qui elle y fut prêchée, ni de quel côté elle y vint. Deux hypothèses sont en présence : la Réforme a pu venir d'Issoire en traversant le massif cantalien ; elle a pu tout aussi vraisemblablement, venir du midi et de l'ouest, attendu que c'est de ce côté que le pays est incliné. Aurillac n'est, en effet, qu'à quelques lieues de distance du nord du Quercy et du bas Limousin, où des églises réformées se fondèrent à Figeac, à St-Céré, à Beaulieu et à Argentat,⁽³⁾ formant une courbe enveloppant la partie basse du département du Cantal.

Quoi qu'il en soit, un fait est certain : les relations entre Aurillac, le Quercy et le bas

(1) Extrait des registres du greffe criminel.

(2) Bouange: Histoire de St-Géraud, page 285.

(3) Leroux. Histoire de la Réforme dans la Marche et le Limousin.

Limousin sont plus faciles qu'avec la basse Auvergne. Il est donc possible que la Réforme soit venue du midi ou de l'ouest à Aurillac et il est tout aussi probable que les pasteurs qui visitèrent l'église de cette dernière ville vinrent du même côté. Le savant auteur de l'Histoire de la Réforme dans la Marche et le Limousin, nous apprend que les églises de ces deux provinces se trouvèrent, à un moment donné, rattachées à celle de l'Auvergne.⁽¹⁾

Nous savons, d'autre part, que pendant que Guy de Moranges était pasteur à Aurillac, il assista au synode de Villefranche, en Rouergue. Quoi qu'il en soit, un fait nous paraît essentiel pour notre thèse, c'est que la Réforme avait été favorablement accueillie par une partie des habitants de la ville, et non des moindres, puisque parmi ces derniers se trouvaient des consuls. Il fallait même que le mouvement fût assez accentué pour que le Parlement de Paris lançât ses foudres par l'arrêt dont nous avons déjà parlé.

Par cet arrêt, injonction était faite aux prêtres et aux « luminiers » [sacristains] de lire et de commenter en langue vulgaire les articles dressés par la Faculté de théologie de Paris, avec menace de feu contre les opposants. En outre, la chasse était faite aux livres réformés écrits en latin et en français. Tous ceux qui en avaient de-

(1) Leroux, *ibidem*.

vaient les apporter dans trois jours, sous peine de jugement et de châtiment sévère. Enfin, le Parlement ordonnait que des registres fussent établis pour y inscrire les noms de tous ceux qui n'auraient pas fait leurs pâques, afin de les punir en conséquence.⁽¹⁾

Les villes auxquelles ces ordonnances devaient être appliquées étaient au nombre de cinq : Aurillac, St-Flour, St-Martin-Valmeroux, Mauriac et Salers. Ce factum est signé par un homme des plus cruels, celui-là même qui avait inventé la « chambre ardente », le président Liset Bourgoïn, né, nous devons le dire, à Salers, en Auvergne. C'est lui qui condamna son compatriote Jean Brugière, à être pendu et brûlé sur la place d'Issoire.

Cette levée de boucliers était significative : elle permet de penser que la Réforme venait à son heure et répondait à des besoins vivement sentis.

Au reste, il n'y avait là rien de bien surprenant, si l'on considère que les causes qui firent son succès dans d'autres provinces existaient au même degré en Auvergne.

De l'aveu des auteurs catholiques eux-mêmes⁽²⁾ la violence et la tyrannie du clergé Auvergnat

(1) Extrait du registre du greffe criminel.

(2) Bellarmin Op. t. vi p. 296 ; Bossuet, *Histoire des Variations* t. v, de Félice, *Histoire des Protestants de France*, pages 2 à 8.

mécontentaient les populations. Les grands jours de 1546 mirent en lumière des faits révoltants, notamment les agissements inqualifiables d'un nommé Jacques Colin, abbé de St-Ambroise, prieur de St-Pourçain. Ce saint personnage poursuivit de ses vexations un notaire royal du nom de Jean Petit. Colin donna ordre qu'on le fit boire pour obtenir de lui des signatures compromettantes, puis on le mit en prison sous de futiles prétextes et, finalement, Colin le fit jeter dans une fosse creusée dans la chapelle de Ste-Catherine, au pain et à l'eau, refusant même de lui donner ce que ses parents lui apportaient. Tant d'infamie souleva l'indignation du public et le pauvre notaire, après avoir beaucoup souffert, finit par obtenir que justice lui fut rendue. Colin s'entendit condamner à une peine qui dut être légère en comparaison des vexations dont il était coupable.⁽¹⁾

A la tyrannie, s'ajoutait souvent le désordre, l'immoralité du clergé et des maisons conventuelles. Les registres de Clermont nous initient à des situations incroyables. Les religieuses de Ste-Claire, à Clermont, donnaient, notamment, un lamentable exemple. Nous n'entrerons pas dans les détails peu intéressants de la vie des Clarisses. Ceux qui voudraient en savoir davan-

(1) Hauser, *ibidem*, pages 4, 5.

tage n'auront qu'à lire les notes de M. Hauser.⁽¹⁾

On reprochait encore au clergé auvergnat de négliger les intérêts spirituels dont il avait la garde et pour la satisfaction desquels il recevait les dîmes. Certains prêtres ne résidaient pas dans leur paroisses et ne se préoccupaient pas même d'y assurer le service. Nous en avons un exemple dans la paroisse de Plauzat, près de Clermont. Une requête des habitants de cette commune nous apprend que la paroisse avait deux prêtres, l'un appelé le prieur blanc, l'autre le prieur noir, mais ni l'un ni l'autre ne desservant ni ne faisant desservir l'église, il en résultait que les gens étaient obligés de prendre et de payer les prêtres pour dire la messe.⁽²⁾

Sans doute, il serait excessif de conclure du particulier au général et de juger le catholicisme dans son ensemble d'après certains faits locaux;

Cependant, le fait seul que ces désordres étaient tolérés par les autorités ecclésiastiques montre bien qu'il y avait dans le corps tout entier un déplorable relâchement. Les grands jours de Clermont durent s'émouvoir de la situation des Clarisses et prier le chapitre d'y remédier. La morale populaire et laïque était en avance sur la morale ecclésiastique et religieuse;

(1) Hauser, *ibid.*, pages, 6, 7.

(2) Hauser, *ibid.*, page 7.

l'opinion invitait l'Eglise à mettre de l'ordre dans son personnel et ses affaires.

Ajoutons à ces causes de succès, le fait que la Réforme apportait au monde, avec un Evangile rajeuni, une morale inattaquable. La plupart du temps ce furent des membres du clergé et non des moindres, qui s'en firent les avocats autorisés et intrépides. Quand les gens entendaient, comme ce fut le cas à Issoire, un moine leur annoncer le salut par la foi, au lieu du salut par les œuvres, le salut gratuit au lieu d'un salut qui se paye, un seul médiateur, le Christ, au lieu de cette armée de saints qui remplit le calendrier — il n'est point malaisé de comprendre que ces vérités aient été favorablement accueillies.

Rien ne prépare mieux les esprits à accepter les idées claires et généreuses des novateurs que les abus de pouvoir et la morale relâchée des représentants du passé. C'est un fait psychologique qui peut se vérifier tout aussi bien dans les temps modernes qu'au xvi^e siècle.

II

LA LUTTE

INTOLÉRANCE. — PREMIÈRES VICTIMES. —

GUY DE MORANGES.

[1550-1561]

En présence de ce mouvement qui gagnait de proche en proche dans notre province et tout particulièrement à Aurillac et aux environs, l'église romaine songea à se défendre. La plupart des nations du nord de l'Europe avaient déjà suivi Luther, et Rome, la Rome papale, se voyait dans une situation des plus périlleuses. Il fallait aviser et elle avisa.

C'était son droit, un droit que nul ne conteste.

Ce qui est contestable, c'est la manière dont elle a conçu et exécuté son plan de défense. Deux méthodes s'offraient à elle : elle eût pu opposer ses idées et ses dogmes aux idées et aux dogmes de la Réforme, en prenant pour critère l'Écriture sainte. Puisque la lutte se livrait en réalité dans le domaine des idées, pourquoi ne s'en serait-elle pas tenue aux armes de la raison, de la persuasion, d'une discussion courtoise et chrétienne ? Mais une autre mé-

thode, plus facile à découvrir et à suivre, consistait, au contraire, à trancher les questions d'ordre moral et religieux par le glaive. Et c'est celle-ci qui a été suivie, hélas ! au grand détriment de la religion, tout d'abord, et aussi à celui des peuples qui ont vu s'écouler par les blessures faites par le glaive meurtrier, le meilleur de leur sang et de leur richesse. Il ne nous paraît pas possible que l'on puisse se dire disciple du Christ sans regretter amèrement que les Eglises chrétiennes aient oublié et foulé aux pieds cette parole du Sauveur à Simon Pierre : « Remets ton épée dans le fourreau, car celui qui frappera de l'épée, périra par l'épée. »⁽¹⁾

Avec la conscience très nette de l'immense pouvoir dont elle disposait au XVI^e siècle, se considérant, d'autre part, comme la seule gardienne de la vérité chrétienne, repoussant de toute sa force le grand principe de la liberté de conscience, l'Eglise romaine n'a songé qu'à courber sous la tutelle de ses dogmes les esprits rebelles et les consciences irréductibles. Pour une si belle fin, toutes les armes lui ont paru bonnes et salutaires. Il eût été digne et chrétien de convaincre et l'on ne pensa qu'à écraser.

Dans ces conditions, la lutte ne pouvait pas

(1) Matth. xxvi, 52.

manquer d'éclater sur tous les points du territoire où la Réforme venait planter le drapeau de la liberté de conscience et de culte .

En Auvergne, le sang coula de bonne heure. Celui qui paraît avoir ouvert la série des martyrs fut un nommé Jean Brugière, né à Fernoël dans le Puy-de-Dôme, condamné par le cruel Lizet à être brûlé vif à Issoire, ce qui eut lieu le 3 mars 1547.

Le second fut l'ancien régent de Clermont, Claude Mosnier, natif de St-Amand-Talende, (Puy-de-Dôme). Celui-ci fut également condamné à être brûlé sur la place des Terreaux, à Lyon.

Nous avons vu plus haut que le Parlement de Paris avait l'œil sur la Haute-Auvergne. A la date du 23 mars 1549, il condamna trois personnes d'Aurillac « à faire amende honorable « devant le grand portail de la principale église « d'Aurillac.⁽¹⁾ » C'étaient Gérault Tourtoulou, Jeanne Fonrouge et Isabelle Despinassel.

Pourquoi eurent-ils à subir cette humiliation ? Avaient-ils été surpris en prière ou lisant la Bible ? Ou bien, peut-être, avaient-ils refusé de se confesser ou d'aller à la procession ? Se seraient-ils montrés plus zélés que les autres et seraient-ils, peut-être, allés assister à quelque assemblée en Quercy ou en Limousin ? Peut-

(1) Le Cantal, par Boule et Farges, page 110.

être leur reprochait-on moins encore, car, la délation étant élevée à la hauteur d'une vertu, il suffisait d'une dénonciation, d'un soupçon d'hérésie pour attirer sur celui qui en était l'objet les plus grands malheurs.

Tourtoulou et ses compagnes se soumirent à l'inique sentence du Parlement, car s'ils avaient résisté il en eût été encore question. Mais qui pourrait s'en étonner et surtout les en blâmer ?

Au reste, leur soumission humiliante ne prouve pas forcément qu'ils aient renoncé à leur foi. Qui nous dit qu'ils ne se joignirent pas, plus tard, au troupeau dont Guy de Moranges devint le conducteur spirituel ? Ne savons-nous pas que la persécution et la violence, en poussant au parjure, ne servent le plus souvent qu'à tremper le courage et la foi de ceux qui sont ainsi éprouvés ?

Tel fut le cas, par exemple, d'un autre autilacois du nom d'Antoine Magne. Celui-ci avait assisté à l'horrible supplice de Nicolas Nail, du Mans, brûlé place Maubert, à Paris.⁽¹⁾ Sous l'impression douloureuse de cet événement, il partit pour Genève, afin de raconter l'admirable constance du martyr, demandant instamment les prières de l'Eglise pour les protestants persécutés dans leur patrie. Rentré en France peu après, il se rendit à Bourges où il fut

(1) Crespin, Histoire des Martyrs, tome II, page 12.

reçu chez un prêtre, supposant que là, du moins, il ne serait pas découvert. Mal lui en prit, car son hôte, violant les lois sacrées de l'hospitalité, le dénonça lâchement et, trois heures après son arrivée, Magne était en prison. C'était le 19 mars 1553. De Bourges, il fut conduit à Paris où il fut condamné à mort. « Il receut sentence de mort, après avoir fait « confession entière de sa foi et soutenu griefs « outrages et tortures en la prison. Il eut la « langue coupée et fut brûlé vif en la place « Maubert »⁽¹⁾. Ces premiers martyrs de la Ré- « forme, dit un autre auteur, montrèrent toute « la constante résignation, tout l'héroïque cou- « rage que le catholicisme [il serait plus exact « de dire le christianisme primitif] naissant avait « jadis inspiré dans les amphithéâtres de Rome « à ses premiers martyrs; et de leur cendre, com- « me d'une semence féconde, sortirent bientôt « des milliers de réformés nouveaux. »⁽²⁾

Par la mort d'Antoine Magne, l'église d'Aurillac, si jeune encore, recevait le baptême du sang, ce sceau de la fidélité au Christ et de l'apostolat évangélique. La nouvelle de cette fin héroïque dut avoir dans notre ville et surtout au sein de l'église protestante un douloureux

(1) Crespin, *ibid*, tome II, 12.

(2) Chasteau du Breuil. — Précis des guerres religieuses en Auvergne, page 17.

retentissement, mais, bien loin de s'en laisser abattre, il paraît que les fidèles en furent puissamment encouragés à tenir ferme le drapeau de la foi pour laquelle leurs frères allaient à la mort en chantant des Psaumes et le sourire sur les lèvres.

Mais quel était donc le crime de Magne? Comme Nicolas Nail, du Mans, il apportait la Bible et des livres de piété aux protestants de France, livres prohibés, il est vrai, par les autorités religieuses et civiles. De la part de l'Eglise romaine, cette condamnation était toute naturelle, attendu que ces livres là la condamnent, mais de la part de l'Etat, elle était extraordinaire et abusive. Aussi, ne peut-on qu'applaudir au triomphe du principe de la neutralité de l'Etat en matière théologique: il a autre chose à faire qu'à veiller à l'exécution des articles du Concile de Trente.

Porter dans un sac quelques livres religieux entachés d'hérésie, c'était, pour l'époque, une faute dont la gravité entraînait le châtement le plus inhumain. Ces peines, hors de proportion avec la faute commise produisirent souvent un effet contraire à celui qu'on en attendait.

Rigoureusement surveillée, frappée même par la mort de l'un des siens, l'église d'Aurillac se recueille et avise au moyen le plus propre à développer dans son sein le zèle et la vie reli-

gieuse. Le ministère d'un pasteur est, de l'aveu de tous, le besoin le plus urgent et le plus efficace. Une fois la décision prise, l'église, par l'organe de ses anciens, adressa un appel à un pasteur connu dans le pays, : c'était Guy de Moranges, dit La Garde.

En inscrivant son nom comme titre de notre étude, nous avons eu le dessein d'honorer, autant qu'il dépend de nous, notre héros.

Déçu bien souvent dans nos recherches, nous n'avons pas moins persisté à tenter de faire revivre, en quelque mesure, l'intéressante figure du pasteur d'Aurillac par le rapprochement des données que nous avons pu réunir. N'aurions-nous fait que rappeler sa mémoire en nous efforçant de la replacer dans son cadre historique et religieux, que nous ne croirions pas avoir travaillé en vain, car, quand on parle du XVI^e siècle, et surtout des hommes de la Réforme, les moindres détails ont un prix infini.

Les pasteurs de cette époque troublée n'eurent pas le temps de songer à la postérité ni surtout à leur propre gloire. Toujours en route, soit pour porter la parole de vie aux âmes, soit pour se soustraire aux recherches d'un adversaire implacable, soit pour aller se concerter avec leurs frères d'armes dans les syno-

des, ils n'eurent ni la liberté d'esprit, ni les loisirs nécessaires pour jeter un pont entre les rives du présent et de l'avenir. Rien d'étonnant, dès lors, que nous n'ayons plus que des indices — mais combien précieux ! — avec lesquels il nous faut reconstituer en partie leur vie apostolique.

Guy de Moranges était auvergnat d'origine. Il ne nous est pas possible de dire le lieu ni la date exacte de sa naissance, toutes nos recherches sur cette question n'ayant pu aboutir qu'à un résultat insuffisant.

Trois versions sont en présence : l'une le fait naître à Issoire, l'autre à Aurillac, la troisième à Clermont. Voici ce que nous lisons dans les annales d'Issoire : « Sous la faveur de cet Edit
« [de janvier] ils [les réformés], firent venir
« M. Guy de Moranges, natif d'Issoire, minis-
« tre de Genève. »⁽¹⁾

La seconde version est tout aussi plausible; elle nous est fournie en même temps par Crespin et Théod. de Bèze. « En 1561, dit le premier, les protestants d'Aurillac eurent finalement un ministre nommé Guy de Moranges, « natif du lieu, homme de qualité et de zèle singulier »⁽²⁾. L'histoire ecclésiastique de Th. de Bèze

(1) Hauser, *ibid.* page 46.

(2) Crespin, *Histoire des Martyrs*, t. III, p. 210.

reproduit la même opinion.⁽¹⁾ Enfin, la même indication se retrouve sur une liste des pasteurs envoyés en France pendant l'année 1561 par la vénérable compagnie des pasteurs de Genève. En voici l'énoncé : « Guy de Moranges, Orillac. »⁽²⁾ Dans cette brève note, le secrétaire a-t-il voulu indiquer le lieu d'origine de Moranges ou bien la ville où ce dernier était envoyé comme pasteur ? Les présomptions sont plutôt en faveur de cette dernière signification. Quoiqu'il en soit, le prénom Guy était très commun à Aurillac au XVI^e siècle : c'était un nom du pays. Actuellement, il est encore porté par un certain nombre de personnes. Moranges est plus rare : ce nom est cependant connu dans le Cantal, le Puy-de-Dôme et la Corrèze.

En définitive, la question serait de savoir lequel des auteurs ci-dessus est le mieux informé. Crespin nous paraît être plus près de la vérité, par cette raison qu'il était beaucoup plus versé dans l'histoire protestante que l'auteur des archives d'Issoire. Guy de Moranges ayant séjourné à Genève à plusieurs reprises, il devait y être connu et il n'avait pas laissé ignorer le nom de sa ville natale. Le fait que l'église d'Aurillac voulut l'avoir à deux reprises comme pasteur indiquerait aussi qu'il y était connu et

(1) Th. de Bèze : Histoire ecclésiastique, tome 1, page 417.

(2) Bulletin de l'Histoire du Protestantisme 1897, p. 452.

apprécié. Toutefois, sans pouvoir trancher la question d'une manière définitive, nous inclinons à croire que Guy de Moranges était né à Aurillac dans le premier quart du XVI^e siècle, attendu qu'il était garde des sceaux à Montferrand de 1544 à 1551, ce qui permet de supposer qu'il avait alors de 30 à 40 ans. Un manuscrit de Clermont nous apprend qu'il était docteur en droit en 1550.⁽¹⁾ Il avait donc obtenu son grade de docteur pendant son séjour à Montferrand et cette circonstance indique bien qu'il était relativement jeune encore.

Comme on le voit par les détails ci-dessus, Guy de Moranges était, pour parler avec Crespin « un homme de qualité ». Son titre de docteur en droit, l'emploi de garde des sceaux auprès du bailli de Montferrand, l'activité qu'il déploya plus tard comme pasteur, les délégations dont l'honorèrent les églises qui l'envoyèrent siéger dans les synodes et à l'assemblée politique de Milhau, montrent bien que, non-seulement il possédait des connaissances étendues, mais un crédit et une autorité morale considérables.

Une autre question, restée obscure, est celle de sa conversion au protestantisme. En dépit de l'hostilité ouverte du bailli de Montferrand,

(1) Ms. 617 Note de Dulaure, d'après Hauser ibid.

en dépit de l'active surveillance du chapitre de Clermont, la Réforme avait de réelles et imminentes sympathies dans ces deux villes voisines. Tous les hommes intelligents et désireux de se faire une opinion raisonnée sur le grand conflit de l'époque, avaient pour s'éclairer les livres des réformés et leurs relations avec ces derniers. Le ministère d'un pasteur n'était pas indispensable au moins dans les débuts.

C'est ainsi que nous expliquons l'adhésion de Guy de Moranges au protestantisme. Sans doute, nous n'irons pas jusqu'à dire que la résistance à l'Évangile en favorise la propagation, mais que de fois elle a eu un effet contraire à son but !

Quoi qu'il en soit, rien ne servait mieux la Réforme, rien ne lui donnait plus de force et de prestige que le concours d'hommes du caractère et du zèle de Moranges.

Dans son style lapidaire, l'historien des martyrs, Crespin, résume en quelques mots son ministère : « Homme de qualité, dit-il, et de « zèle singulier, par le travail duquel l'Église « s'avança merveilleusement en peu de temps, « non seulement en ce lieu (Aurillac), mais « aussi par tout le pays. »⁽¹⁾

La seule énumération des postes qu'il occupa

(1) Crespin; *ibid.*, t. III, p. 210.

montre déjà sa grande activité. Nous le trouvons successivement à Anduze, en 1557, à Issoudun, en 1558, à Uzès, en 1560, à Aurillac, en 1561, à Aix en Provence, en 1561 et à Issoire, en 1562, de rechef à Issoire, en 1568, puis enfin à Malzieu, en Gévaudan, en 1573. Si l'on rapproche de ces différentes étapes le témoignage que lui rend Crespin, ce n'est pas sacrifier la vérité à l'admiration de son héros que de dire qu'il eut un ministère des plus mouvementés et, assurément, des plus utiles.

A Aurillac même, il fit de grandes choses, de l'aveu de Crespin. Cela ressort aussi de l'opposition et des menaces dont il fut l'objet. Avec un adversaire de la taille de Moranges, l'église romaine faisait appel à toutes ses ressources pour se défendre et repousser l'apôtre de l'hérésie. A son arrivée dans nos murs, l'émotion fut des plus vives, tant dans les rangs du clergé que chez les consuls et les bourgeois opposés à la Réforme. Nous avons la bonne chance posséder sur l'attitude de la population une lettre de Guy de Moranges lui-même, lettre qu'il adressa à Calvin le 27 juin 1561.

Voici cette lettre :

« MONSIEUR D'ESPEVILLE,⁽¹⁾

à Villedieu.⁽²⁾

Salut par nostre Seigneur Jésus-Christ,
Amen.

« Monsieur et père. Si jamais, j'ai eu l'occasion de me préparer à la mort, je vous puis dire que je l'ai à présent, car combien qu'il ait plu à notre bon Dieu et père de m'y exercer jusqu'à présent en diverses sortes et persécutions, toutefois, il me semble que jamais l'occasion n'a été plus grande qu'à présent. Car déjà la justice et les Consuls sont venus une fois en la maison où j'étais avec l'intention de me prendre si le Seigneur l'eût permis, ce que n'ayant pu faire ils m'ont depuis fait ajourner en cas de ban à trois briefts jours en la place d'Issoire où ladite alarme m'a été donnée. De quoi ne se contentant pas, les juges présidiaux de Riom ayant pris l'affaire à cœur ont envoyé en cette ville (Aurillac) au lieutenant d'icelle mes charges et informations avec décret de prise de corps et charge de l'exécuter par assemblée de consuls et commune de gentilshommes circonvoisins et du tout en cas de refus en faire.... (déchirure) pour y faire pourvoir plus amplement par M. le maréchal *de Saint-André*, gouverneur du pays, homme assez mal affectionné comme vous savez. Quant à ceux de la justice de notre ville, ils sont tellement peu de notre parti que le troisième jour après mon arrivée, ils m'allèrent chercher avec les consuls au logis où j'étais au commencement logé, ayant délibéré d'emmener mon hôte en prison. N'eût été la crainte qu'ils eurent de plusieurs qui avaient environné le dit logis, tellement que pour lors ils ne firent rien et

(1) Pseudonyme de Calvin.

(2) Idem de Genève.

depuis avaient demeuré assez tranquilles. Même incités par le moyen (ordre de Riom au lieutenant d'Aurillac) que dessus ils n'ont encore rien fait, bien qu'il y ait trois jours, mais nous ne savons ce qu'ils feront ci-après. Maintenant, nous ne désistons pas de continuer l'œuvre du Seigneur, lequel nous montre qu'il conduit l'œuvre en intimidant aussi les ennemis et en fortifiant les nôtres qui montrent un bon courage. En quoi, ils ont bien besoin de vos prières, afin qu'il plaise à notre bon Dieu leur faire la grâce de persévérer. C'est pour cela, Monsieur mon bon père, que je vous les recommande de tout mon cœur. Je me recommande moi-même à vous, afin qu'étant aidé par vos prières je puisse de plus en plus croître en une vraie connaissance de la volonté de mon Dieu pour le profit et avancement du salut de ce pauvre peuple, afin que je m'y puisse diligemment et constamment employer sans épargner ma vie, laquelle en ce cas je ne dois estimer chère, car je vous promets que c'est grande pitié de voir la grande désolation qui est par tout ce pays et la brutalité et sévérité qu'ils exercent envers ceux qui apportent le message du salut. C'est tout ce que je puis vous écrire pour le moment. Je me recommande très humblement à votre grâce de Messieurs et pères et aussi à leurs prières.

d'Orillac, ce 27 juin.

Votre très affectionné serviteur et fils.

Signé : GUY MORANGES
et cy après, LA GARDE. (1) (2).

Nous n'avons pas à nous excuser d'avoir cité toute la lettre de Moranges, précieux et

(1) Corpus reformatorum tom. 46. Opera Calvini. — lettre 3426, —

(2) Nom de guerre de Moranges.

unique document que nous ayons de lui. C'est avec une respectueuse admiration que nous avons lu et relu ces lignes tracées dans la ville même que nous habitons, dans l'une de ces maisons dont nous voyons les toits de nos croisées. Et tout en les lisant, ce passage de nos saints livres nous revenait à la mémoire :

« *Nous sommes tous les jours exposés à la mort.* » ⁽¹⁾.

À première vue, cette lettre dénote un écrivain dont les idées se suivent avec ordre. Tout d'abord, il écrit l'inconcevable levée de boucliers dont il est la cause. Il n'y avait pas trois jours qu'il était à Aurillac que déjà son ancien logis était cerné. Devant les menaces, il n'est pas disposé à reculer, ni les fidèles non plus, étant soutenus les uns et les autres par Dieu. Et, enfin, il demande pour ses frères et pour lui-même les prières de Calvin et des chrétiens. Rien de plus clair et de plus simple en même temps que le plan et la succession des idées exprimées dans cette lettre.

Ce qui nous frappe ensuite, c'est la pondération ou la modération avec laquelle il parle de ses adversaires, des dangers auxquels il est exposé. Il n'y a pas un mot de haine, pas une menace, pas le moindre désir de revanche. Les choses en sont là, mais son attente est en

(1) 1 Cor, xv, 31

Dieu. La légende d'après laquelle on le représente comme étant la cause des troubles tombe d'elle-même devant cette lettre. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette idée à propos de son ministère à Issoire.

Il est un trait qui nous paraît caractériser ces lignes et, par suite, leur auteur : c'est sa conviction, sa foi profonde, qui, seule, explique son calme au sein du danger, son courage devant la mort, sa confiance dans le secours de Dieu et dans les prières de ses frères. Celui qui parle ainsi est avant tout un enfant de Dieu, un racheté de Jésus-Christ, un chrétien qui veut rester humble et fidèle, un serviteur qui peut s'approprier cette parole de St-Paul :

« Ma vie ne m'est point précieuse ». ⁽¹⁾

Et dire que les autorités de la ville le considéraient comme un homme dangereux dont il fallait se saisir pour l'empêcher de remplir son ministère, sans même se préoccuper de savoir si la partie de la population qui lui était favorable était lésée dans sa conscience ! Marchant à la remorque des abbés de l'antique monastère de St-Géraud ; imbus de l'idée léguée au xvi^e siècle par le moyen âge et d'après laquelle les autorités civiles, judiciaires et militaires doivent être les gendarmes de l'Eglise pour assurer sa domination, ces pauvres consuls se livraient, avec un

(1) Acte xx, 24.

entraînait digne d'une meilleure cause, à la chasse à l'hérétique. Ce dernier ne demandait point de faveur, pas de privilège, mais seulement la liberté de répondre à l'appel de ses corréligionnaires. L'éducation cléricale d'alors, les mœurs du temps, l'ignorance des droits inviolables de la conscience atténuent, sans doute, en quelque mesure, nous tenons à le déclarer, la conduite barbare de la troupe qui se porta vers l'auberge où Moranges était descendu. Et d'aucuns voudraient nous ramener à ce temps-là!...

Pendant son séjour à Aurillac « l'église s'avança merveilleusement », dit Crespin, tant en ville qu'aux environs. Cela montre combien les efforts du pasteur étaient récompensés. Dans un grand nombre de communes voisines, sa parole ardente et convaincue avait éveillé de vives sympathies. Rien d'étonnant à cela, car la question de la réforme de l'Eglise préoccupait alors tous les esprits capables de réfléchir.

Le fait est qu'à Aurillac, malgré le malheur des temps, malgré la guerre à outrance faite à Guy de Moranges et à son troupeau, malgré les menaces et les suspicions, malgré le massacre de Brezons et bien que Moranges ait été, à notre connaissance, le seul pasteur, malgré toutes ces circonstances adverses, les protestants formèrent pendant longtemps un groupe compact de 7 ou 800 personnes. Les archives inédites de la

ville d'Aurillac parlent de 160 familles, Mgr Bouange parle de 120. Il fallait bien que la parole de Moranges eût produit des impressions profondes pour qu'elles aient persisté si longtemps. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que l'église était visitée par les pasteurs voisins de Figeac, Beaulieu, Argentat et la vicomté de Turenne.⁽¹⁾

En compulsant les listes des noms sauvés de l'oubli, nous avons remarqué que les cauditeurs de Moranges appartenaient aux conditions sociales les plus diverses. La classe pauvre y était assurément largement représentée, mais il y avait aussi des bourgeois et des gentilshommes. Parmi eux nous remarquons un avocat, Gérard de la Porte, deux médecins, Pierre Solery et Girault Vernet, un sergent royal, Lambert Bastide, un huissier, un pharmacien, Giraud Bayord, un chaussetier, au moins deux libraires, Pierre Blanc et Jean Cotte. A une époque, en 1570, trois consuls étaient protestants et trois catholiques. Les protestants s'appelaient : Jean Solery, médecin, Antoine Jaulhac et Géraud Boissadel.⁽²⁾

Plusieurs seigneurs des environs étaient gagnés à la Réforme, notamment le seigneur de Fabrègue, le seigneur de La Salle, celui de Saillans et bien d'autres sans doute.

(1) Leroux, *ibid.* page 103.

(2) Dictionnaire statistique du Cantal, article Aurillac.

Ces quelques indications nous permettent d'affirmer que les idées nouvelles avaient été adoptées par des hommes intelligents et capables de suivre le mouvement rénovateur. Il y avait là une élite intellectuelle et morale. C'est aussi ce qui nous explique l'arrivée dans nos murs d'un homme de l'envergure de Guy de Moranges.

Ce dernier reçut à Aurillac un appel des plus flatteurs, celui de l'importante église d'Aubusson⁽¹⁾. La lettre est datée du 8 juin 1561 ; elle avait été écrite par un nommé Jehan Barraband, au nom du Consistoire ; elle fut portée à Genève, où l'on pensait que Moranges se trouvait encore, par un nommé Gallichier.⁽²⁾

Par son ton familial et fraternel, par les souvenirs et les promesses qu'elle évoquait, non moins que par la prière instante qui était adressée à Guy de Moranges et à la vénérable Compagnie des pasteurs de Genève, la requête du Consistoire d'Aubusson donnait la mesure du prix et de l'espoir qu'il attachait à sa demande. Cette démarche ne devait pas aboutir, car aucun indice ne nous prouve que Guy de Moranges ait été pasteur à Aubusson.⁽³⁾

Le péril, déjà si grand au moment où Guy de

(1) Leroux: *ibid*, p. 173.

(2) Voir cette lettre à la fin de notre étude.

(3) Voir Leroux : *ibid*, p. 367.

Moranges écrivit à Calvin la lettre ci-dessus, dut s'accroître encore par suite de l'entrée de Brezons, Chaumeil et Montelly à Aurillac. Sous le vain prétexte qu'un crucifix ainsi que des lampes avaient été brisés par les protestants, ce triumvirat, suivi d'une soldatesque en furie, commit les plus horribles forfaits. Leur première visite fut naturellement pour Moranges qui, heureusement, se trouvait au Synode de Villefranche-en-Rouergue.

A son retour, il faillit être pris au pont de Beaulieu, comme nous aurons l'occasion de le voir. Apprenant les cruautés commises par Brezons et ses compagnons, Moranges dut quitter, bien qu'à regret, sa chère paroisse. C'est ce qui ressort d'une note trouvée dans les registres de la Compagnie des pasteurs de Genève, d'après les fiches de M. Aubert, ainsi conçue : « Guy de Moranges, dit M. de la Garde, ayant été envoyé à l'église d'Orillac et celle-ci puis après dissipée, retiré par ceux d'Issoire.⁽¹⁾

Dans l'impossibilité de continuer son ministère à Aurillac, Moranges se retira à Issoire en 1562. Mais, une fois là, un différend éclata entre les deux églises. Brezons et Caillac ayant été sommés de cesser leurs ravages et de quitter la ville par ordre de la Cour, les protestants d'Aurillac appelèrent de nouveau Moranges.

(1) Hauser, *ibid*, page 46.

Issoire ne voulut pas le céder. De là un conflit « pour lequel pacifier furent escriptes lettres communes à l'une et à l'autre église. »⁽¹⁾ Il est donc probable que Guy de Moranges revint à Aurillac, mais nous n'en avons pas la preuve. La seule présomption qui puisse être invoquée en faveur de cette thèse, c'est le jugement porté par Crespin sur les succès du ministère du pasteur à Aurillac et aux environs, succès qui n'eussent pas eu le temps de se produire dans un court espace de quelques mois.

Quant à son ministère à Issoire, un manuscrit de la bibliothèque de Clermont nous le montre sous un jour bien différent de celui sous lequel nous l'avons vu jusqu'ici. D'après ce récit, d'une partialité évidente, Guy de Moranges aurait excité ses auditeurs à briser les croix et les statues de la Vierge. A ceux qui s'en plainquirent, il aurait répondu par cette boutade : « Il me semble, Messieurs, que vous êtes fâchés de l'avènement du règne du Christ. »⁽²⁾

Sans vouloir excuser les excès dont les réformés d'Issoire ont pu se rendre coupables, nous pensons que l'écrivain n'est pas impartial. Son récit est calomnieux. Evidemment, il a vu les choses en homme qui désigne les doctrines contre lesquelles s'éleva Guy de Moranges comme

(1) Hauser: *ibid.*, page 47.

(2) Archives de Clermont, n° 614.

des « vérités catholiques ». D'autre part, s'il raconte en détail les méfaits des huguenots, il ne souffle pas un mot de l'intolérance, des vexations ou des menaces de leurs adversaires. L'impartialité de l'historien, sa probité ne lui font-elles pas un devoir de mettre dans une égale lumière les fautes et les mérites respectifs des partis adverses ?

Le narrateur ne va pas cependant jusqu'à dire que l'orateur ordonna le bris des croix et des madones, mais il ne s'efforce pas moins de l'en rendre responsable. Par derrière le zèle inconoclaste des réformés d'Issoire, il veut atteindre le pasteur.

En résumé, si les Issoiriens brisèrent les croix et les images, ils eurent tort, certainement, car ils irritaient bien inutilement les catholiques, sans compter que ces actes de vandalisme n'avançaient pas les affaires de la Réforme. La violence n'a jamais servi l'Evangile. Que Moranges se soit élevé avec force contre le culte des saints et des reliques, contre tout ce « fatras », pour nous servir du terme même de l'archiviste, c'était son droit et nul n'y contredit, mais il serait injuste de le rendre responsable des excès auxquels se livrèrent ses auditeurs. Et qui nous dit que ces excès n'aient pas été provoqués par l'intolérance des adversaires ?

Nous serions d'autant plus fondé à le croire que pour se dérober aux avanies et aux poursuites, les protestants se réunirent longtemps en cachette, dans des caves ou en dehors des murs de la ville. Dans ce même manuscrit, nous trouvons précisément le compte-rendu de l'une de leurs réunions.

« Ils (les réformés) allaient les dimanches aux filoirs pour prier Dieu après soupé, puis ils entraient dans la ville au nombre de deux ou trois cents, faisant le même tour que fait la procession de la Fête-Dieu, chantant les Psau-
mes de David à si haute voix et avec tant de confusion que le bruit ressemblait plus au tonnerre qu'aux louanges de Dieu »⁽¹⁾.

Pourquoi ces réunions hors des murs ? Pourquoi ce tour de ville et ces chants ? La réponse est facile : parce qu'on ne leur permettait pas de se réunir dans la ville, leur culte était prohibé, proscrit, et, par leurs chants, ils protestaient, à leur manière, contre les atteintes portées à la liberté de conscience et de culte.

Ajoutons à ces détails sur le ministère de Moranges à Aurillac, puis à Issoire, le témoignage que lui rend l'historien de l'église réformée d'Anduze [Gard].

« Immédiatement après la terrible expédition
« des commissaires du Parlement de Toulouse,

(1) Archives de Clermont, n° 614.

« Guy de Moranges était arrivé à Anduze. Ce
« nouvel apôtre de la Réforme, appelé quelque-
« fois Deméranges, était de Clermont en Auver-
« gne. Partisan zélé des idées nouvelles, il
« s'était rendu à Genève où il avait été deman-
« der sans doute aux leçons et aux encourage-
« ments de Calvin la science qui fait le docteur,
« le dévouement qui fait le martyr. Reçu bour-
« geois à Genève en 1555, il fut envoyé à
« Anduze en 1557, presque au moment où les
« vents des cieux dispersaient les cendres du
« bûcher de Claude Rozier. Accepter la mission
« d'aller annoncer les doctrines évangéliques
« dans les Cévennes au lendemain de ce sup-
« plice, c'était courir au devant de la mort !
« Guy de Moranges le savait, et il n'hésita pas.
« Ah ! c'est qu'il sortait de cet héroïque sémi-
« naire appelé Genève et qu'il était du nombre
« de ces victimes dévouées que Michelet a si
« bien qualifiées en s'écriant à la fin de son
« admirable volume intitulé : *La Réforme*.
« Dans cet étroit enclos (Genève), sombre
« jardin de Dieu, fleurissent pour le salut des
« libertés de l'âme ces sanglantes roses sous
« la main de Calvin. S'il faut quelque part en
« Europe du sang et des supplices, un homme
« pour brûler et rouer, cet homme est
« à Genève, prêt et dispos, qui part en
« remerciant Dieu et lui chantant des psau-

« mes.⁽¹⁾ » Tel était Guy de Moranges, second
« Farel, ennemi implacable des hommes, des
« pratiques, des doctrines de l'Eglise ro-
« maine... » A Anduze comme en Auvergne,
« il enflamma les esprits, il exhorta ses audi-
« teurs à s'enrôler ouvertement dans les rangs
« de la Réforme, et, lorsqu'il vit que son œuvre
« était accomplie dans cette contrée, il alla la
« recommencer dans une autre.⁽²⁾ »

L'impression qui se dégage de l'ensemble de ces divers documents est assez nette pour que nous puissions déclarer sans crainte de dépasser la vérité, que Guy de Moranges avait hérité de la vieille race des Arvernes un indomptable courage, un zèle infatigable, la foi qui fait les héros et cet ensemble de dons naturels mêlés aux dons de la grâce, par lequel se distinguent les caractères fortement accusés et les nobles âmes.

Il ne nous reste plus qu'à mentionner deux faits de peu d'importance. Selon une note de Dulaure,⁽³⁾ Guy de Moranges serait revenu à Issoire en 1568. De cette dernière date à 1573, où alla-t-il ? Serait-ce à cette époque ou à l'époque antérieure de 1562 à 1568 qu'il faudrait placer son séjour à Aix en Provence ? Ou bien

(1) Michelet. La Réforme, page 484.

(2) Hugues. Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze, page 53.

(3) Hauser, *ibid.* page 45.

encore serait-il allé dans cette dernière église après l'assemblée de Millau ? Impossible de le savoir d'une manière certaine. A ces questions restées sans réponse malgré nos recherches, s'en ajoutent bien d'autres auxquelles il serait intéressant de répondre. Mais à partir de l'assemblée de Milhau où il fut délégué par l'église de Malzieu en Gévaudan, accompagné du capitaine Arnould en qualité de délégué laïque, nous le perdons de vue. Le lieu aussi bien que la date et les circonstances de sa mort nous sont inconnus.

Peut-être le saura-t-on un jour, quand les archives départementales auront été explorées et que les secrets qu'elles détiennent encore auront été dévoilés ?

Mais les archives ne diront jamais tout ce qu'il y eut de vaillance, de foi endurante, de zèle ardent, d'éloquence naturelle, de dévouement chrétien dans l'âme de ces « héros de la liberté de conscience ». La plupart de ces héros ne seront pour la postérité que de grands inconnus. Quant à eux, il leur suffit d'avoir fidèlement servi, dans les mauvais jours, le Dieu qui les a recueillis dans les demeures d'En-Haut.

Arrivé ici, nous voudrions pouvoir poser la plume et laisser dans l'ombre le récit, à jamais douloureux, des guerres fratricides que l'intolérance la plus aveugle et la plus cruelle dé-

chaîna sur notre malheureuse patrie. On peut dire qu'à cette époque néfaste, l'Evangile a subi une éclipse telle que l'on put se demander si les peuples soi-disant chrétiens n'étaient pas descendus au niveau des peuples barbares de l'antiquité. Dans la Grèce et la Rome antique on eût peut-être trouvé plus d'humanité et de raison.

Mais ces faits appartiennent à l'histoire et l'histoire, suivant la forte expression de Cicéran, est l'institutrice de notre vie, « *magistra vitæ* », c'est-à-dire qu'elle doit nous enseigner à imiter les vertus et à éviter les défauts de nos prédécesseurs.

III.

LES GUERRES DE RELIGION

LE PAYS — RAVAGES DE BREZONS

— PRISE D'AURILLAC PAR LES PROTESTANTS —

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Un rapide coup d'œil jeté sur la configuration du Cantal nous fait comprendre que le pays offre des difficultés très grandes aux marches et au déploiement d'une grande armée. A l'exception du plateau de la Planèze qui porte St-Flour et qui se trouve à une altitude de 900

à 1000 mètres, tout le reste de la Haute-Auvergne est montagneux et coupé de profondes vallées. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si les grandes batailles se sont livrées ailleurs, dans les plaines de la Limagne et sous les murs d'Issoire, notamment. Par contre, ce pays si profondément bouleversé par les anciens volcans dont la lave brûlante en se refroidissant a formé des remparts infranchissables, était tout désigné pour servir de retraite à la féodalité. Les seigneurs bâtirent partout, sur les escarpements des rochers, des forteresses où ils purent braver et tenir en échec les assauts de leurs ennemis qui différaient selon le parti ou la religion à laquelle se rattachait le seigneur.

Bâtie au pied des montagnes et à l'entrée des principales vallées qui descendent des pays, Aurillac commande à tout le pays et il ne faut point être surpris que les divers partis aient tenté de s'en emparer et de la fortifier. St-Flour, Murat et Mauriac, moins importantes et d'un accès plus difficile, sont restées, ou peu s'en faut, en dehors des luttes dont nous allons nous occuper.

Certains auteurs catholiques se plaisent à représenter la Réforme comme une source de discordes, un ferment de guerre civile et religieuse. A les entendre, elle serait née avec des griffes et des dents. La mère qui lui donna le

jour serait une louve ou une lionne. Telle fille, telle mère. Or, quoi qu'on en pense, la Réforme a eu pour mère l'Eglise romaine qui lui a communiqué quelques-uns de ses défauts, sans lui donner cependant cette maturité, cette maîtrise dans la perversion que donne une expérience de plusieurs siècles.

Sans doute, la fille d'une telle mère ne pouvait pas être un ange, mais elle n'était pas non plus un démon. Nous en voulons pour preuve les humbles et tranquilles débuts de la Réforme à Aurillac. Elle s'y est implantée dès 1540.⁽¹⁾ Malgré leur nombre et leur qualité, les protestants se réunirent la nuit, dans les caves. Là, ils priaient, lisaient la Bible et chantaient des psaumes. Pendant vingt ans, ils se contentèrent de ce régime, s'édifiant entr'eux, sans le secours d'un ministre. Au reste, ils étaient payés pour être prudents, car le Parlement ne plaisantait pas, comme nous l'avons dit plus haut. Mais les protestants avaient beau se faire petits, se soumettre à tout ce qui ne touchait pas à leur conscience, le fait qu'ils résistaient sur un point, le fait seul de leur existence constituait un crime. Leur présence était une menace continue pour les trafiquants de choses saintes, pour les possesseurs de gros bénéfices, pour un clergé altéré de jouissance et de domination.

(1) Bouange, *ibid*, t. II, page 285.

La Réforme n'était pas agressive, mais elle avait le grand tort de gêner beaucoup de gens.

Qu'on nous permette de citer ici le témoignage d'un homme dont l'impartialité est indiscutable, celui de Michelet :

« Dans cette première époque, dit-il, même dans la seconde pendant très longtemps, il n'y eut aucune idée de résistance ; au contraire, une étonnante obéissance, un incroyable respect des tyrans, et jusqu'à la mort. Pendant plus de 40 ans les nouveaux chrétiens se laissèrent emprisonner, torturer, brûler et enterrer vifs, sans avoir la moindre idée de résister aux puissances. Pourquoi ? C'est qu'ils étaient chrétiens... Luther et Calvin prêchent l'obéissance... Dans l'autre parti, Caraffa et Loyola, au contraire, organisent pour le monde l'inquisition universelle calquée sur celle de l'Espagne.⁽¹⁾ »

Si, plus tard, elle prit les armes, on peut dire qu'elle ne s'y décida que sous le coup de la persécution et en cédant à une douloureuse nécessité. Michelet considère comme une faiblesse de la Réforme d'avoir hésité si longtemps à se défendre, alors que dans le camp opposé le mot d'ordre était d'égorger, de dresser des bûchers, sans aucune considération ni pour l'âge ni pour le sexe. Tout esprit non prévenu et au courant des troubles de ces tristes temps,

(1) Michelet, Histoire de France, tome XI, page 75.

doit avouer que les responsabilités de l'attaque ne sauraient retomber sur la Réforme. Mais cette considération n'excuse pas, tant s'en faut, les atrocités commises dans de terribles représailles. Aussi bien, quelque légitime que paraisse la défense de la foi réformée, ces guerres entre des ennemis qui en appelaient avec une égale énergie à l'Évangile, ne sont qu'un troublant anachronisme, une injure infligée à Celui qui est appelé par le voyant de l'antiquité : « Le prince de la paix. ⁽¹⁾ »

La première guerre religieuse se déchaîna sur notre ville en l'année 1561.

Il faut remarquer qu'elle coïncide avec l'arrivée de Guy de Moranges à Aurillac. La place très honorable que la Réforme s'était faite dans la population ne laissait pas que d'inquiéter les moines de l'abbaye de St-Géraud et les prêtres des sept ou huit églises que comptait la ville. Mais quand on apprit qu'un pasteur arrivait, qu'une église et des cultes allaient être organisés, les ennemis de la foi nouvelle en appelèrent aux armes pour empêcher un tel malheur. Les adversaires des hérétiques, se sentant d'ailleurs soutenus par la cour, n'eurent plus de réserve à observer et, se concertant avec ceux du dehors, ils élaborèrent un sinistre projet bientôt exécuté. Le trouble qui en résultera, le sacrifice

(2) Esaïe, IX, 5.

de vies précieuses, les dommages qui en rejailliront sur l'Evangile, le mépris infligé à l'âme humaine, la tache faite à l'histoire de la patrie commune ne suffiront pas pour arrêter ce désastre.

Mais, est-ce que jamais le fanatisme a respecté les vérités qui le gênent ? Est-ce qu'il a jamais tenu compte des droits imprescriptibles de la conscience ? Dans son aveuglement et sa haine, il va devant lui, broyant tout obstacle qui s'oppose à sa marche furibonde.

La lettre du pasteur d'Aurillac à Calvin, nous apprend qu'il était à peine arrivé dans la ville que déjà l'auberge où il était descendu était l'objet d'une visite accompagnée de menaces. Un prédicant d'hérésie calviniste à Aurillac ! dans la ville de Saint-Géraud et de son abbaye, cela ne pouvait être toléré. De là, le futile prétexte à une attaque aussi illégale que cruelle. C'est ce qui ressort d'un document dans lequel nous trouvons un écho de l'opposition que souleva l'arrivée de Moranges. « Ils [les « réformés) prétextèrent que les sieurs Caillac « et Brezons s'opposaient à la nomination d'un « ministre en exercice de la nouvelle religion], « dont ils avaient fait dresser un procès-verbal « par le nommé Gabriel Menet, seneschal du « Rouergue, commissaire, député à ce sujet « par Sa Majesté.⁽¹⁾ »

(1) Annales historiques de la ville d'Aurillac, page 44.

Voilà un premier prétexte de guerre ; en voici un second : un crucifix et des lampes auraient été brisés. Or, après enquête, on découvrit que les auteurs de ces méfaits n'étaient autres que des prêtres. On comprend dans quel but.⁽¹⁾

Voilà donc les causes avouées de la persécution : arrivée d'un ministre à Aurillac, bris d'un crucifix et de quelques lampes attribué aux protestants. Était-ce loyal et sérieux d'invoquer de tels motifs pour ouvrir l'ère des rivalités meurtrières et des ravages sanglants ? Non, sans doute ; aussi bien, derrière ces prétextes se trouvait la raison inavouée : le désir d'écraser la Réforme à Aurillac.

Tout le monde était donc tranquille à Aurillac quand, le 6 septembre 1561, le lieutenant général avec le procureur du roi, le premier et le quatrième consuls allèrent au-devant de François Chaumeil, dit Caillac, et d'un gentilhomme du nom de Louis de Brezons, gouverneur de Murat. La jonction se fit à Arpajon, à une petite lieue d'Aurillac. Chaumeil et Brezons étaient suivis de 600 hommes, fantassins ou cavaliers. Ces chevaliers de la mort entrèrent à Aurillac le même jour, en firent aussitôt fermer les portes pour empêcher toute évasion des réformés. Comme des loups furieux dans une bergerie, ils se jetèrent avec frénésie sur leurs victimes dé-

(1) Th. de Bèze, Histoire ecclésiastique, tom. I, p. 770,

sarmées : les maisons furent prises d'assaut, les gens suspects furent poursuivis de chambre en chambre et, à la fin, sans même savoir sur qui ils tiraient, Caillac et ses sicaires, firent feu sur quiconque se présentait aux fenêtres ou sur le seuil des portes. C'est ainsi qu'un domestique du premier consul fut tué dans la rue et que la tante et marraine de Caillac lui-même eut sa coiffe trouée. Sans entrer ici dans le détail de ces atrocités, citons les noms de ceux qui trouvèrent la mort dans cette triste circonstance. Ce furent Géraud Bayard, Jean Cotte, Jean Condobard, Gouffelon, Pierre Blanc, Pierre Saurier pour la ville. 35 à 40 personnes dont nous ne savons pas les noms furent, en outre, arrêtées et mises en prison, en attendant leur exécution, car Brezons avait le dessein de les faire mourir deux à deux en échelonnant leur supplice. A la tombée de la nuit, d'autres furent égorgés dans une grange appelée de Planhes.⁽¹⁾

Une heureuse coïncidence permit que Guy de Moranges se trouvât au Synode de Villefranche de Rouergue, pendant que Brezons promenait le fer et le feu à Aurillac. La maison du pasteur eut l'honneur de la première visite des cruels émissaires : elle fut pillée, ainsi que celle de cinq orphelins auxquels on enleva jusqu'aux

(1) Imberdis, *Guerres religieuses en Auvergne*, page 66.

bijoux de leur mère. Mais Brezons ne se consolait pas d'avoir manqué le ministre et, apprenant qu'il devait revenir un certain jour du synode, il alla avec 25 ou 30 cavaliers l'attendre au pont de Beaulieu. Une pluie tomba bien à propos cette nuit-là et obligea les cavaliers à s'éloigner du pont pour chercher un abri. Pendant ce temps, Moranges et son compagnon, le sieur d'Yolet, avec leur suite, purent passer sans encombre. ⁽¹⁾

Apprenant ce qui se passait à Aurillac, Moranges dut vraisemblablement renoncer à s'y rendre, car ç'eût été s'exposer à une mort certaine. Restait-il quelque temps aux environs ou bien prit-il le chemin d'Issoire où nous le trouvons l'année suivante ? Nous ne le savons pas exactement.

La nouvelle de ces massacres fut portée à la Cour par un nommé Guy de la Coste. Aussitôt, le roi envoya un conseiller du Parlement de Paris, du nom de François Reymond. Celui-ci élargit les prisonniers, leur fit rendre leurs biens et obligea Caillac, Monthély et Brezons à quitter la ville.

Peu après un Edit fut signé, le 17 janvier 1562. Cet édit était très favorable aux réformés qui étaient autorisés à se réunir hors des villes.

Dans un temps où toutes les libertés étaient

(1) Th. de Bèze, *ibid.* t. I, p. 418.

contestées, cette autorisation constituait un progrès considérable.

Trois villes auvergnates devaient en profiter : c'étaient Issoire et Saint-Pourçain dans la Basse-Auvergne et Aurillac dans la Haute-Auvergne.

S'en référant à cet édit, les protestants voulurent s'assembler et s'organiser en églises. C'est peut-être à ce moment qu'il faut placer le fait rapporté plus haut, à savoir le différend survenu entre Issoire et Aurillac qui voulaient toutes deux avoir Guy de Moranges pour pasteur. Il semblait que de meilleurs jours allaient se lever pour les persécutés, en dépit du mauvais vouloir de la royauté et de l'intransigeance du clergé. En réalité il n'y avait de changé que les apparences.

Avec sa duplicité habituelle et afin d'annuler l'édit de Janvier contre lequel le duc de Guise avait protesté, ce dernier, sachant ce qu'il pouvait attendre d'un homme comme Brezons, lui envoya l'ordre de s'emparer des places de la Haute-Auvergne. On savait ce que cela voulait dire : c'était en perspective un nouveau massacre des protestants d'Aurillac, au mépris des garanties assurées par le traité de Janvier.

Secondé par Montelly, Brezons reprend le chemin d'Aurillac. Les protestants l'ayant appris assez tôt, eurent le temps de s'enfuir, les

uns en Limousin, les autres à Orléans et d'autres du côté de Lyon.⁽¹⁾

Mais tous ne purent pas partir et il en resta assez pour exercer la violence et la cruauté de Brezons : on les traîna à la messe ; leurs maisons furent pillées, à telles enseignes qu'un narrateur raconte qu'on « n'y aurait pas trouvé un drap d'enfant.⁽²⁾ »

Rentrés en Auvergne, ces bandits continuèrent leur chasse à l'homme. Ambert Bastide et l'avocat François de la Balderie, furent pris au château de Fabrègue, le 30 octobre 1562. Le 29 novembre, ce fut le tour du chirurgien Géraud Vernet qui se trouvait à Cavagnac. Au village de Veyrière, ils saisirent un autre avocat, Gérault de la Porte, qui était allé voir sa femme et son enfant. Il fut pris, enfermé au château de St-Etienne, puis tué à coups de bêche non loin de Carlat.

Après la ville, la campagne eut son tour, car plusieurs protestants s'y étaient réfugiés chez des amis. Un huissier du nom de Gérault Radulphi fut tué chez un de ses oncles à deux heures de la ville. François Régnal fut massacré à Vézac par un boucher de Murat. Un magasin fut pillé à Thiézac. Se rappelant que la ville d'Argentat avait accueilli plusieurs

(1) Leroux, *ibid.* p. 54.

(2) de Béze, *ibid.*

fugitifs d'Aurillac, Brezons et ses aides s'y portèrent, bien que ce fut en dehors de leur gouvernement. A leur approche, tous s'étaient enfuis, à l'exception d'un médecin d'Aurillac, Pierre Solery, qu'ils prirent à un quart d'heure de la ville. Le pauvre docteur dut subir des tortures que la plume se refuse à décrire. Cependant, il n'en mourut pas, car nous le retrouvons à Aurillac en 1570, au nombre des consuls protestants.⁽¹⁾

Une chose encore qui montre mieux l'odieuse conduite de ces hommes de sang, c'est qu'ils s'en prirent même à des catholiques, dont le seul crime avait été de ne point approuver leurs ravages. Deux hommes de Laroquebrou, tous deux catholiques, les nommés Passefont [Antoine] et Valech [Antoine], furent pris, conduits à Aurillac, mais, avant d'arriver en ville, on leur arracha les yeux, puis on les tua.

Ces brigands sans raison, comme aussi sans conscience, déshonorent l'humanité. Il ne faut pas s'étonner s'ils eurent une triste fin : Montelly se tua en tombant de cheval et Brezons, après avoir été révoqué, mourut de folie et de remords en 1568.

Pendant que les ordres du duc de Guise étaient ainsi exécutés en Auvergne, des projets non moins criminels s'accomplissaient ailleurs.

(1) Leroux dit qu'il fut tué, mais c'est à tort, pensons-nous.

Au reste, le duc ne se contentait pas de donner des ordres, on sait la part directe qu'il prit au massacre de Vassy le 1^{er} mars 1562.

A partir de ce moment, l'ère des guerres religieuses était ouverte. A qui la faute ? A ceux qui se laissaient ainsi égorger, comme certains auteurs ont le front de l'affirmer, ou bien était-ce la faute des égorgeurs ? Que le lecteur impartial réponde.

Dans la Haute-Auvergne « plusieurs localités « furent témoins de collisions sanglantes. La « ville de Mauriac eut été prise et pillée sans la « prudence de son gouverneur, Antoine de « Laval.⁽¹⁾ » Voyant la ville si bien gardée, les protestants se retirèrent sans tenter un assaut.

Un nouvel édit, dit « Edit de pacification » ou « paix d'Amboise », fut signé le 12 mars 1563. Mais ces édits successifs n'étaient guère observés, car, avec leur duplicité cauteleuse, Catherine de Médicis et ses conseillers, les Guise, n'accordaient d'une main que pour retirer de l'autre. Jamais observés, ils ne servaient le plus souvent qu'à tromper la bonne foi des protestants qui avaient la naïveté de compter sur la parole donnée.

Respectueux quand même envers la royauté, mais pleins d'une juste méfiance pour la régente et son entourage, les réformés se refusent

(1) Imberdis, *ibid.* p. 70.

à être plus longtemps les dupes de leurs intrigues criminelles. Ils commencent à comprendre qu'il y allait de l'existence de leurs foyers, de leur liberté civile et religieuse, de l'avenir de la vérité évangélique dans leur chère patrie et qu'il ne leur était plus loisible de tendre la gorge. « Presque partout, dit Michelet, on les frappa pour le mal qu'on leur avait fait ».⁽¹⁾ Or, comme on leur en avait déjà fait beaucoup, il n'y avait plus de raison pour que l'on cessât de leur en faire.

La guerre se continuait : à St-Denis, les protestants avaient été vaincus et, peu après, en 1568, le 23 mars, une nouvelle paix était signée, dite « paix de Longjumeau ». Cet édit accordait aux protestants certaines places de sûreté. Dans la Haute-Auvergne, Aurillac leur était cédée. Mais encore ici, les clauses du traité ne furent pas observées en ce qui concerne Aurillac, car, à l'assemblée de La Rochelle en 1570, les délégués d'Aurillac se plaignirent de l'ostracisme dans lequel les tenaient les catholiques.

Cependant, malgré les tueries et les obstacles que le fanatisme et la déloyauté opposaient au développement normal de la Réforme, celle-ci comptait de nombreux adhérents dans notre ville en 1569. Les auteurs cités plus haut par-

(1) Michelet, *ibid.*, tome XI, p. 253.

lent l'un de 120, l'autre de 160 familles.⁽¹⁾ En ne comptant que cinq personnes en moyenne par famille, nous arrivons au chiffre respectable de 6 à 800 personnes. Il y avait donc là tous les éléments — éléments épurés par la persécution — d'une belle et florissante église. Eh bien ! c'est cette population que l'on veut écraser et à laquelle on refuse les droits sacrés de la liberté de penser et d'adorer Dieu selon sa conscience. C'étaient des parias dans leur propre patrie, obligés de choisir entre le parjure et la mort, n'ayant plus qu'un droit, le droit à la souffrance et au martyre.

Mais ces considérations ne méritent pas l'attention, ni l'intérêt de Mgr Bouange. Une chose le touche davantage, c'est la dispersion des ossements de St-Géraud ou la disparition d'une Vierge vénérée. Eh bien ! n'en déplaît à l'auteur épiscopal, les libertés sacrifiées au fanatisme ont infiniment plus de valeur que des reliques pour le progrès moral et religieux de l'humanité.

Les protestants d'Aurillac se trouvaient donc, au moment où nous reporte notre récit, dans une situation inquiétante, et cela malgré les traités. Mis au courant, leurs frères du Rouergue, du Quercy et de la vicomté de Turenne se réunirent pour leur porter secours.

(1) Annales historiques de la ville d'Aurillac, p. 44. Bouange, *ibid.*, tome II, p. 291.

Les ennemis de la Réforme n'ont jamais parlementé avec elle ; aux arguments, ils ont toujours répondu par les armes.

Toute tentative de justification ou de défense de la Réforme n'était-elle pas considérée par l'église romaine comme attentatoire et criminelle ? Un seul moyen leur restait donc pour aboutir : prendre la ville et venger les nombreuses victimes des massacres de 1561 et 1562.

A ce moment la ville avait des remparts tout neufs ; les fossés avaient été agrandis ; les tours étaient bien gardées. Une attaque avait dès lors peu de chance de réussir. Une circonstance devait cependant favoriser les protestants : le gouverneur, Montmorin de St-Hérem, le sieur Curton et François d'Este, étaient absents. D'autre part, une ruse de guerre les servit à merveille. Quelques jours avant de mettre le siège, le sieur Jean Prantignac, de connivence avec les protestants de la ville, parvint à y faire entrer un certain nombre de soldats, déguisés en paysans. Ces derniers furent reçus dans les maisons des réformés où ils se cachèrent jusqu'au jour de l'attaque de la ville par le gros de l'armée.

L'expédition était commandée par les capitaines Laroque et Bessonié, gentilshommes du Quercy.

Tout était prêt, et, dans la nuit du lundi au

mardi 6 septembre⁽¹⁾ 1569, l'armée calviniste se présenta sous les murs d'Aurillac, du côté de la porte St-Marcel. S'apercevant que la porte a été murée en dedans et, qu'en outre, il y a une double porte en bois, Bessonié fit trouer la première, puis fit jeter 100 livres de poudre dans le vide et l'on y mit le feu. La détonation fut formidable et une large brèche s'ouvrit devant les assiégeants qui s'élancèrent dans l'intérieur de la ville, bien décidés à rendre œil pour œil et dent pour dent. Réveillés en sursaut par la détonation ou le bruit qui montait des rues, les bourgeois se précipitèrent à demi-vêtus dans la ville pour repousser l'assaillant ou plutôt l'envahisseur. C'était trop tard. Un combat meurtrier se livra alors et un grand nombre de personnes des deux partis tombèrent dans les rues, d'autres furent jetées en prison, d'autres pendues.

Maîtres d'une ville où les leurs avaient tant souffert, où jamais les édits n'avaient été loyalement observés, les réformés se livrèrent à de condamnables représailles, car le mal que nos ennemis nous ont fait ne saurait nous autoriser à les imiter. Après avoir frappé les personnes — ce qui est, à nos yeux, le plus coupable de leurs excès — ils s'en prirent aux pierres des monuments, aux reliques des églises

(1) Bouange dit le 16.

et aux archives du monastère. L'abbaye, les églises dont l'une, celle de St-Géraud, était très remarquable si l'on en juge par la description qu'en donne Imberdis, l'hôpital, la maison consulaire, le couvent du Buis, tout fut démoli ou brûlé.

Sur ces excès que la plume n'ose pas même décrire, nous dirons avec l'impartial auteur de la Réforme dans la Marche et le Limousin :
« Nous n'éprouvons aucune envie d'invoquer
« pour ces violents le bénéfice des circonstances
« atténuantes. Nous dirons seulement qu'ils ont
« fait la guerre comme on la faisait de leur temps
« et perpétué une tradition vieille d'au moins dix
« siècles. A toutes les époques du moyen-âge,
« dit-il encore, on trouve trace d'églises violées,
« de prieurés dévastés, de prêtres pendus et de
« moines pourchassés par des gens qui n'étaient
« ni anglais, ni huguenots. »⁽¹⁾

Un auteur catholique, Mgr Bouange, donne de ces tristes événements, une relation bien différente de celle que nous trouvons dans Imberdis qui a soin de rattacher l'invasion des protestants à celle de Brezons et Caillac. L'historien de St-Géraud oublie l'enchaînement de ces désastres : les massacres de 1561, ceux de Vassy, de Sens, de Toulouse et de tant d'autres lieux, aboutissant fatalement à ces guerres

(1) Leroux, *ibid*, p. 93.

fratricides où le vainqueur se montra toujours inexorable et cruel. Bouange n'écrit pas en historien, mais en avocat qui atténue les crimes de son client pour relever et grossir ceux de ses adversaires. Un écrivain impartial dira avec Imberdis qui, certes, n'était pas protestant : « Exaspérés par la persécution de leurs coréligionnaires, les protestants exercèrent de funestes représailles.⁽¹⁾ »

Mais pourquoi nous étonnerions-nous du parti-pris de Mgr Bouange quand on le voit soutenir la thèse que voici :

« La tolérance civile d'un culte opposé à la foi
« catholique ne peut être regardée que comme
« un malheur déplorable à tous les points de
« vue, comme l'est un incendie que l'on ne
« peut éteindre, une inondation dévastatrice
« que l'on ne peut arrêter.⁽²⁾ »

Quand un écrivain soutient une pareille doctrine on ne peut pas lui demander de juger impartialement les hommes et les événements.

La ville d'Aurillac resta au pouvoir des réformés pendant treize mois, du 7 septembre 1569 au 10 octobre 1570, date du traité de paix de Saint-Germain. Le culte protestant se célébra alors dans une chapelle qu'on appelait *des Ponts*, la seule qui eût été épargnée. Elle était

(1) Imberdis, *ibid.*, p. 83.

(2) Bouange, *ibid.*, tom. II, p. 287.

située dans la rue du Rieu où se trouve aujourd'hui la salle qui sert de lieu de culte au petit troupeau réformé. Il est intéressant de noter que, malgré la différence des temps, malgré les oppositions, les mêmes faits se reproduisent à trois siècles de distance, ce qui montre, une fois de plus, combien la Réforme a été une plante viable et vivace.

Le comte de Montmorin de St-Hérem ne voyait pas avec plaisir cet état de choses se prolonger dans notre ville. A plusieurs reprises, il voulut s'en emparer, mais en vain, et, furieux de ses insuccès, il tourna ses efforts du côté d'un château-fort de la Planèze, celui du marquis de Saillans, Antoine du bourg. Celui-ci était au lit, malade. Les soldats de St-Hérem le prirent et le jetèrent dans un four. Nicole d'Andredien, femme du marquis, fit preuve d'un grand courage dans cette circonstance : elle résista avec la dernière énergie à l'armée catholique et ne craignit pas de se mesurer avec St-Hérem lui-même qu'elle blessa à la main.

Une rencontre plus sérieuse se préparait.

Après la bataille et la défaite de l'armée protestante à Moncontour, les bataillons du Languedoc et du Dauphiné, refusant de tenir plus longtemps campagne, se rendirent à Angoulême au nombre de 400 chevaux et de quel-

ques compagnies d'arquebusiers sous les ordres de Montbrun, Mirabel et Verdelais.

Ces tronçons de l'armée huguenote traversèrent le Périgord et, arrivés à Souillac, ils se préparaient à passer la Dordogne que des pluies récentes avaient fait déborder. Devant cet obstacle inattendu, l'armée hésita et cette hésitation eut les plus fâcheuses conséquences. Les garnisons voisines, apprenant la présence des ennemis et la cause de leur retard, se rassemblèrent et fondirent à l'improviste sur les religionnaires auxquels elles firent subir de sérieuses pertes. Cependant, l'armée protestante se rallia et put continuer sa route.

Arrivée à Aurillac, Verdelais en fut nommé gouverneur sur les ordres des grands chefs protestants, Coligny et Condé. Mirabel et Montbrun avec leur armée campèrent à Arpajon où Montbrun tomba malade et s'arrêta.

Mirabel et le capitaine Foulques, récemment arrivé, prirent leurs mesures pour gagner le Languedoc, mais, arrivés à Carbonnat, une sonnerie insolite des cloches se fit entendre dans toute la vallée et en quelques instants tous les côteaux voisins étaient noirs de paysans armés, décidés à barrer la route à l'ennemi. « Attaqués de front et en flancs, écrasés par le nombre, les protestants ne reculent que quand ils sont prêts à être tournés et rentrent à Ar-

pajon.⁽¹⁾» Peu après, toutefois, ils prirent une autre direction et purent arriver à Privas et à Aubenas qui étaient en leur pouvoir.

Resté à Aurillac, Verdelais y organisa la défense, frappa la ville d'une contribution de 10,000 livres. Ces lourdes charges, non moins que la sévérité de son administration, firent des mécontents qui s'abouchèrent avec St-Hérem. Celui-ci, du haut du rocher de Saint-Flour, n'attendait en vérité qu'une occasion favorable pour faire une descente nouvelle sur Aurillac, aidé du grand prieur d'Auvergne, gouverneur du Puy.

Mais ce nouveau plan ne réussit pas mieux que les précédents, par suite du bruit qui s'était répandu que Coligny comptait venir hiverner en Auvergne. En vue de cette éventualité, le comte jugea prudent de ne pas éparpiller ses forces.

L'année se termina par la prise d'un château près de St-Bonnet-de-Salers appartenant au seigneur Landrodie d'Escouts. Après s'en être emparés, les protestants le rasèrent.

Respectueux des traités, les protestants quittèrent Aurillac le 10 octobre 1570, le traité de St-Germain l'ayant rendue aux catholiques. Et ici nous apercevons la différence d'attitude entre les adversaires en présence. Quand la ville est donnée aux protestants comme ville de

(1) Imberdis, *ibid.* page 126.

sûreté, elle n'ouvre ses portes qu'à la force ; mais quand elle redevient place catholique, les réformés la quittent sans contestation. On voit de quel côté se trouvaient la loyauté et le respect des ordres de la Cour.

Ces guerres partielles n'atteignaient qu'imparfaitement le but entrevu par les Guise et la reine-mère. Malgré l'inégalité des armes, la félonie du pouvoir, le protestantisme était toujours debout, toujours puissant. La question de son écrasement restait donc entière.

Reprise avec l'astuce et la haine qui caractérisaient les conseillers du roi, elle sera résolue de telle manière que le canon du château St-Ange en tonnera de joie, pendant que sous les voûtes somptueuses de St-Pierre un *Te Deum* sera chanté par les pontifes romains.

Nous voici donc arrivés à la date fatale du 24 août 1572, jour de la St-Barthélemy. Nous n'avons pas à raconter par qui et comment fut conçu, puis exécuté l'inqualifiable dessein de massacrer, en une seule fois, tous les protestants de France. Il suffira que nous disions comment l'ordre de la Cour fut apporté et suivi dans notre province.

La fatale ordonnance avait été remise à un nommé François Combelle de Clermont, frère du président de la Cour des aides à Montferrand, qui devait le remettre à St-Hérem.

En chemin, Combelle rencontra un calviniste échappé au massacre⁽¹⁾ de Paris auquel il fit connaître le but de son voyage. Ce dernier simula d'être chargé d'une semblable commission pour le duc d'Amville, gouverneur du Languedoc et les deux voyageurs causèrent des événements. Arrivés à Moulins, ils passèrent la nuit dans la même chambre. Le calviniste, continuant à jouer son rôle, remarqua où Combelle déposait sa dépêche et quand il fut sûr que Combelle dormait profondément, il se leva, prit la dépêche et partit aussitôt dans la direction d'Issoire. A peine arrivé, il courut chez le pasteur Baduel, lui montra l'ordre fatal. Avertis, les réformés d'Issoire, sans perdre un instant, suivirent leur ministre et gagnèrent le Languedoc.

A son réveil, le colonel Combelle se voyant volé et trompé, voulut rejoindre le voleur mais il était hors de portée. Arrivé à Clermont, il se rendit auprès de St-Hérem, lui raconta sa déconvenue et lui donna le sens de la dépêche royale. Le comte hésita à obéir à une simple indication verbale et, il faut le supposer, à un ordre aussi barbare. L'hésitation ne fut pas cependant de longue durée, car peu après, il fit prendre et emprisonner les protestants d'Issoire et des autres villes où il y en avait. Même

(1) Imberdis, p. 133.

atténué ainsi, on comprend combien l'ordre du roi dut troubler profondément les religionnaires qui n'avaient pu s'enfuir.

Quelques historiens, Voltaire notamment, ont placé St-Hérem, gouverneur d'Auvergne, avec les nobles cœurs qui refusèrent d'obtempérer aux ordres de la Cour. Mais, hélas ! cette place, St-Hérem la mérite-t-il ? La lettre qui lui est attribuée n'est-elle pas apocryphe ?⁽¹⁾

Si l'ordre royal de la St-Barthélemy ne fut pas aussi promptement et aussi complètement exécuté en Auvergne qu'ailleurs, cela tint beaucoup à la manière dont il fut transmis et peut-être aussi à la répugnance instinctive du noble comte.

Comme nous l'avons dit plus haut, depuis la paix de St-Germain, la ville d'Aurillac était au pouvoir des catholiques. La nouvelle du massacre y fut apportée par un nommé Pierre Mole, originaire de la ville et venu tout exprès de Lyon. Aussitôt, les portes furent fermées et, le 5 septembre, 80 protestants furent arrêtés et jetés dans la salle basse de l'hôtel Malras. Là, les égorgeurs accomplirent leur horrible boucherie et en égorgèrent 68. Les 12 autres furent conduits au château de Cologne où le 11 septembre ils furent fusillés sur la terrasse.⁽¹⁾

(1) Imberdis, *ibid*, page 133.

(1) Imberdis, *ibid*, p. 134.

Comme on le voit, bien que tardivement connue, l'ordonnance du massacre reçut à Aurillac une terrible exécution. L'église réformée qui s'y était maintenue au prix de grands combats vaillamment soutenus, sombrait dans le sang.

Laissons à Mgr Bouange la joie de célébrer cette mémorable victoire par les lignes suivantes : « Aurillac était délivrée de la tyrannie des hérétiques et du fléau de l'hérésie.⁽¹⁾ »

Pour en perpétuer le souvenir, les consuls, sous l'inspiration de Pierre Mole, érigèrent dans la maison consulaire un magnifique manteau de cheminée portant l'écusson du premier consul, celui de St-Géraud et celui de la paroisse Notre-Dame, avec cette inscription : « Dédié par Guillaume Cambefort, 1^{er} consul, avec ses honorables collègues, Jean Chanut, bourgeois, Pierre Delom, Guillaume Cortès, Durand Salles, marchands, et François Barate, pharmacien, à Dieu qui a délivré la ville d'Aurillac et ses concitoyens catholiques de la tyrannie des traîtres hérétiques et de l'hérésie. Vœu pieux de Pierre Mole, marchand. L'an du Seigneur 1572.⁽²⁾ »

Opposons à ce chant de victoire et à ces témoignages d'admiration accordés à l'un des plus grands crimes que l'histoire ait enregistrés, le

(1) Bouange, *ibid.* p. 296.

(2) Bouange, t. II, p. 297.

jugement sobre et impartial de l'historien de l'Auvergne : « Arrêtons-nous et jetons un long voile de deuil sur cette page abhorrée qui déshonore notre histoire ! ⁽¹⁾ »

« Il faudrait désespérer de la nature humaine, » a dit Michelet, si cette férocité avait été universelle. Heureusement, un nombre notable de catholiques détestèrent la St-Barthélemy. « Une classe fut admirable, celle des bourreaux. « Ils refusèrent d'agir, disant qu'ils ne tuaient qu'en justice. ⁽²⁾ » Le noble Auvergnat, Michel de l'Hôpital, d'Aygueperse, s'écria en apprenant ce désastre : « Que ce jour soit retranché de la mémoire des hommes. ⁽³⁾ »

Ces témoignages se passent de commentaires ; ils nous suffisent.

Le protestantisme sortit affaibli de la Saint-Barthélemy, mais non vaincu. Certains auteurs disent même que la cruauté avec laquelle il était traité lui gagna de nouvelles sympathies. ⁽⁴⁾

Si Catherine de Médicis et ses complices avaient espéré par ce drame sanglant anéantir la Réforme, le résultat ne dut pas les satisfaire, car tous ceux qui restèrent se levèrent comme un seul homme pour reprendre la lutte. Les horreurs dont ils avaient été les témoins, les

(1) Imberdis, *ibid.* p. 131.

(2) Michelet, *ibid.* tom. XI, p. 389.

(3) Bastide, *ibid.* page 41.

(4) Mézeray. Histoire de France sous le règne de Henri III, t. I p. 141.

insultes grossières dont les corps sanglants de leurs valeureux chefs avaient été les objets, le péril constant où ils se trouvaient eux-mêmes, exaspérèrent jusqu'au paroxysme ces esprits et ces consciences d'airain. A quoi avait donc servi la St-Barthélemy ? A remplir l'âme de Charles IX de remords et la France de ruines.

Les hostilités reprirent, peu après les tristes événements que nous venons de rappeler, dans la Haute-Auvergne.

Saint-Hérem prit les places d'Yolet, de Giou, de St-Etienne-de-Carlat, pendant que les protestants assiégeaient la petite ville d'Allanche dont le gouverneur, Gabriel de Gouzel, se signala par son courage et ses habiles opérations. Le siège fut levé et la ville sauvée.

A ce moment, nous voyons entrer en scène un nouveau chef protestant qui jouera le rôle principal dans les luttes futures : c'était Henri de Bourbon Malauze, vicomte de Lavedan, très brillant seigneur, issu d'une branche bâtarde de Charles de Bourbon, fils naturel de Jean II, quatrième duc d'Auvergne. Le vicomte avait été élevé par Jeanne d'Albret ; il était le filleul du roi de Navarre et son ami. C'est autour de lui que les réformés se rallièrent. Maître de la forteresse de Miremont, près de Mauriac, de Chaudesaignes, près de St-Flour, par suite de son mariage avec la fille de Magdeleine de Saint-Nectaire,

il jouissait d'un grand crédit et disposait de forces considérables.

Sous ses ordres, les protestants prirent Mauriac le 16 avril 1574 et s'y maintinrent 3 mois et 13 jours. Pendant ce temps, la ville dut subir les déprédations du vainqueur : les églises, les couvents, les reliques de St-Mary furent brûlés et détruits. Obligés de céder devant des forces supérieures, ils se retirèrent au château de Miremont.

Cette demeure seigneuriale occupait une situation très forte à la cîme d'une montagne d'où la vue embrasse les gorges de la Dordogne et plus de 100 villages du Cantal et de la Corrèze. Munie de murs très épais, de puissantes tours, avec des fossés profonds, elle pouvait braver les plus redoutables assauts. La famine seule aurait obligé Miremont à se rendre.

Cette retraite inexpugnable, vrai nid d'aigle quand les ponts étaient levés, inquiétait fort Saint-Hérem et le terrible seigneur Gille de Montal. Une attaque ne se fit pas attendre. Avec une nombreuse armée, de Montal vint investir la place qui soutint un siège de 50 jours pendant lesquels 900 coups de canon vinrent labourer ses puissantes assises sans les ébranler. De guerre lasse, l'armée catholique dut se retirer après avoir subi de sérieuses pertes. A la vue de cette retraite, les assiégés poussèrent du haut

des tours des cris de joie et des applaudissements qui réveillèrent tous les échos de la vallée.

Lavedan avait à ses côtés sa belle-mère, l'héroïque Magdeleine de Saint-Nectaire, surnommée la nouvelle Clorinde.⁽¹⁾ Fille de Nectaire, bailli des montagnes à Aurillac et de Marguerite d'Etampes, jeune veuve de Guy de Miremont, seigneur de Saint-Exupéry, Magdeleine avait un « courage au-dessus
« de son sexe. La franchise de son carac-
« tère, sa loyauté chevaleresque, s'alliaient aux
« charmes d'un esprit cultivé et aux attraits
« d'une remarquable beauté. On l'appela « l'hé-
« roïne du siècle. » Un auteur, fréquemment cité, donne d'elle un portrait que voici : « Jeune encore, elle savait manier l'épée avec une rare dextérité, réduire un cheval indompté et commander une troupe avec sang-froid ; son génie guerrier avait une dévorante activité... Dans plusieurs rencontres, s'élançant au galop, la visière levée en signe de mépris du danger, la lance à la main, elle a engagé l'action et recueilli tout l'honneur du combat.⁽²⁾ »

Gille de Montal ne s'éloigna qu'à regret de Miremont et l'année d'après, il y revint avec des forces supérieures.

N'écoutant que son courage, Magdeleine s'é-

(1) Imberdis.

(2) Imberdis *ibid.* p. 157-159.

lança au-devant de l'ennemi, suivie de ses coureurs. Une lutte sanglante et meurtrière s'engagea et de Montal n'en sortit que blessé à mort de la main même de Magdeleine. Quand Henri IV apprit ce coup de maître, il s'écria : « Ventre saint-gris, si je n'étais pas roi, je voudrais être Magdeleine de Saint-Nectaire ! ⁽¹⁾ »

D'Aubigné a rendu à l'héroïne de Miremont un témoignage que nous aimons à transcrire ici : « 60 gentilshommes suivaient le drapeau de l'amour et le sien, sans que jamais aucun se soit pu vanter d'une caresse déshonnête. ⁽²⁾ »

Avec de tels chefs, les protestants pouvaient continuer la lutte, malgré leur infériorité numérique.

Après s'être emparés d'un château du côté de Saint-Flour, ils furent battus à Quinsac. Dans une rencontre entre Robert de Lignerac et Lavedan, ce dernier fut vaincu. Ces échecs partiels ne les firent pas renoncer au projet de s'emparer de nouveau d'Aurillac. Le 23 septembre 1575, à 2 heures du matin, ils arrivèrent sous les murs de la ville avec des échelles, mais ayant entendu le son d'une cloche ils se crurent découverts et ils se sauvèrent. Pour se venger de cette tentative infructueuse, les catholiques les poursuivirent et leur enlevèrent

(1) Imberdis, *ibid.* p. 160.

(2) Chateau du Breuil, page 97.

leurs meilleures retraites. Le fort de Salle à Vézac, le château d'Omps, celui de Clavières, une tour à Marmanhac, une autre à St-Constant, les châteaux de St-Etienne, de Giou ; les forts de St-Cirgues, de Houtebrousse et de Montserviers, furent successivement pris et rasés par l'armée catholique.⁽¹⁾

Sur ces entrefaites, le 6 mai 1576, fut signé un nouvel édit, dit Paix de *Beaulieu* ou de *Monsieur* ; il accordait aux réformés le libre exercice de leur religion dans toute la France, sauf à Paris. Aucun des précédents ne leur avait été aussi favorable. Mais, hélas ! comme les autres, il ne fut pas observé. Henri III le foula le premier aux pieds le 24 décembre suivant, en déclarant qu'« il ne voulait plus qu'il y eût deux religions en France. »⁽²⁾

La guerre allait donc, non pas recommencer, mais se continuer, car elle n'avait pas cessé. La paix était aussi éphémère que les traités.

Peu après, arrivait dans la Haute-Auvergne le fameux capitaine protestant, Mathieu de Merle, baron de Lagorce et de Salavas (Ardèche). Il n'entre pas dans le cadre de notre étude de raconter les hauts faits du condottière dont le nom seul faisait trembler tout une province. Peu d'hommes ont eu plus de qualités obscur-

(1) Imberdis, *ibid*, p. 163.

(2) Bastide, *ibid*, p. 47.

cies et gâtées par plusde criants défauts. Le duc de Montpensier disait de lui : « Avec Merle, j'attaquerais l'enfer, fût-il plein de cinquante mille diables.⁽¹⁾ »

Son passage dans la Haute-Auvergne fut marqué par deux hauts faits aussi audacieux l'un que l'autre. A la tête d'un convoi de vivres et de munitions, il descendait avec sa troupe dans les gorges de la Cère, quand il fut surpris par l'armée catholique, commandée par Neyrebrousse. Dans l'impossibilité de faire passer le convoi, Merle fit couper les traits des mulets et ordonna à ses hommes de se sauver, laissant les munitions dans la gorge.

Plus pressés de se rendre compte de l'importance du convoi que de poursuivre l'ennemi, les soldats de Neyrebrousse ouvrirent les caissons dans lesquels il y avait du vin et des liqueurs. Pensant bien qu'ils y goûteraient, Merle leur en laissa le temps, mais quand il jugea que le moment était venu de les surprendre, il dit à ses soldats : « En selle, amis, sabrons sur les soulards qui ont bu notre vin ; à eux la partie, à nous la revanche. En selle, en avant !⁽²⁾ »

Neyrebrousse essaya de se défendre, mais la moitié de ses hommes étaient ivres et un affreux carnage eut lieu auprès des tonneaux enfoncés.

(1) Imberdis, *ibid*, p. 146.

(2) Imberdis, *ibid*, p. 263.

et des caissons vides. Merle tua lui-même Neyrebrousse. « Le lion était sorti de son sommeil.⁽¹⁾ »

Un autre exploit rendit Merle célèbre dans la Haute-Auvergne : ce fut l'escalade de Saint-Flour, la ville noire,⁽²⁾ ainsi appelée à cause du rocher de basalte sur lequel elle est bâtie. Les soldats de Merle étaient déjà sur les murs, les premiers descendaient en ville par un égout, quand le 1^{er} consul, Brisson de Chaumette, donna l'alarme et les assaillants furent vigoureusement repoussés. La ville garde encore comme trophée de cette délivrance « la trompette des protestants. »

Bien que siège épiscopal, Saint-Flour n'était pas restée entièrement en dehors du mouvement des esprits de cette époque. Les archives de la ville nous disent clairement qu'un certain nombre de familles étaient favorables à la Réforme. Nous pouvons citer des noms. Dans une délibération du 15 février 1573 à laquelle assistent le gouverneur Lygnères, le lieutenant général Jehan Bailhard, le procureur du roi Jehan Mathieu et le juge ordinaire Dehurie, il fut question d'une lettre de Saint-Hérem, qui ordonnait au gouverneur de la ville de loger des soldats « ez maisons de ceulx de la nouvelle

(1) Villebois.

(2) Ajalbert, « En Auvergne », p. 128.

oppignion et des plus suspectz et soupçonnés, abotinantes? ez murailles de la présente ville ez endroits plus dangereux.⁽¹⁾ »

Voiciles noms des suspects : Antoine Cheyrat, Jehan Coutal, Pierre Valarcher, Durand Veyres, Jehan Delort, Jehan Brumenchon et du Gauvyart.

D'une autre délibération du 29 novembre de la même année, il résulte que plusieurs personnes furent saisies, puis enfermées dans la maison épiscopale. Le concierge préposé à leur garde, leur ouvrit bientôt les portes, de sorte que les prisonniers se réunirent sur la place publique et là « usèrent de plusieurs insolences et proférèrent plusieurs parolles contre leur honneur et révérence .. tâchant d'esmouvoir le peuple à sédition et émeute.⁽²⁾ »

Il ne paraît pas cependant que ces sympathies se soient jamais affirmées très nettement, du moins nous n'en avons pas les preuves.

Toujours est-il que Mathieu de Merle n'y fut pas heureux. Il ne réussit pas mieux à Maurs d'où il fut repoussé. Après s'être emparé des forteresses de Peyrusse et de Combrelles, il passa en Gévaudan et on ne le revit plus en Auvergne. Il se retira dans son château de Salavas où il mourut, n'emportant que peu de

(1) Extrait du registre des délibérations des Consuls. Archives de Saint-Flour, année 1573.

(2) Archives de Saint-Flour, année 1573.

regrets et chargé des malédictions des familles qu'il avait persécutées ou ruinées.

Les dernières guerres religieuses dans la Haute-Auvergne ont été conduites par deux chefs aussi valeureux l'un que l'autre.

Du côté protestant, ce fut le vicomte de Lavedan que nous connaissons déjà, et du côté des catholiques, le marquis de Canillac, de la maison de Montboisier. Ce dernier était lieutenant du roi et gouverneur d'Aurillac depuis 1577. Il avait un dcuble but : faire triompher l'autorité royale et réduire à l'impuissance la Réforme.

Les adversaires se rencontrèrent aux environs de Murat, que Canillac avait fortifiée, et d'où les protestants s'éloignèrent sans tenter une attaque. Revenus sur les frontières du Rouergue, ils se concertèrent avec ceux de Figeac, à Mur-de-Barrez, et de là firent des sorties dans les environs, cherchant à gagner de nouvelles recrues et à obtenir des paysans des têtes de bétail.

Renforcés par de nouvelles troupes venues des Cévennes, ils se mirent en devoir de reprendre Aurillac dont ils avaient été les maîtres et que plusieurs traités leur avaient accordée, tantôt comme lieu de culte, tantôt comme place de sûreté.

CHAPITRE IV

LE DERNIER EFFORT : ASSAUT DONNÉ A AURILLAC
EN 1581. — TRAITÉ DE SAINT-FLOUR.
— L'EDIT DE NANTES.

Apprenant que Canillac avait écrit aux consuls pour leur annoncer l'arrivée de nouvelles troupes, Lavedan en conclut que la ville devait être mal gardée et que, dès lors, un assaut avait des chances de réussite. Il organisa aussitôt une troupe de 1,000 à 1,200 hommes qu'il confia à son premier lieutenant. C'est dans la nuit du 4 au 5 août 1581 que l'armée protestante arrive sous les murs de la cité. Se portant du côté des Hortes, entre les tours de Malras et de Sayrac — sans doute parce que le terrain s'élève de ce côté — ils fixent leurs échelles et montent sur les remparts. Une sentinelle crie et tombe ; une autre donne l'alarme et, en attendant l'arrivée des secours, empêche les soldats de descendre dans la rue. Les habitants arrivent, conduits par Guy de Veyre, premier consul. Dans l'impossibilité de descendre, les assaillants se jetèrent dans une maison qui fut bloquée et à laquelle on mit le feu au

rez-de-chaussée. Une lutte terrible eut lieu dans les chambres jusqu'au moment où la maison s'effondra, engloutissant dans les décombres et le brasier, des hommes des deux camps. Le frère du premier consul, Guinot de Veyre, fut trouvé le lendemain dans les cendres, tenant encore son bouclier.

Pressés de toutes parts, les protestants se hâtèrent de battre en retraite, laissant leurs boucliers et leurs cuirasses sur les remparts. La trompette du soldat qui avait sonné la charge, fut trouvée dans le fossé le lendemain ainsi que les échelles.

Ces glorieux trophées furent recueillis et portés en triomphe, le lendemain, dans une procession qui parcourut la ville en signe de réjouissance. On fit plus : les consuls voulurent perpétuer le souvenir de cette délivrance et, dans ce but, fondèrent une messe, une procession et un sermon à perpétuité.⁽¹⁾

Les échelles et la trompette protestantes, furent ensuite placées dans l'église St-Géraud, avec cette inscription en latin :

« C'est la trompette des ennemis du Christ et de l'Eglise, des traîtres qui avaient juré la ruine de la cité et de la patrie. La mort nous menaçait et voici que nous vivons encore ! C'est le Seigneur qui nous a sauvés, oh ! l'évê-

(1) Mézeray. Histoire de France sous le règne de Henri III, t. II, p. 5.

nement admirable : l'an du Seigneur 1581, le 5^{me} jour d'août consacré à la Vierge.⁽¹⁾ »

Nous ne nous arrêterons pas au côté miraculeux que Mgr Bouange prête à cette délivrance. Imberdis n'en dit pas un mot, et pour cause.

A Aurillac, la Vierge est considérée comme la « terreur des hérétiques ». Elle était apparue, dit-on, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et projetant des rayons sur la ville, tandis que les hérétiques restaient plongés dans la plus noire obscurité.

En souvenir de ce mémorable évènement, une chapelle a été érigée à l'endroit même où la Vierge apparut, d'après la légende. Cette église dite d'Aurinques, est des plus curieuses ; elle se compose de deux parties, l'une basse, où l'on arrive en entrant et l'autre plus élevée de quelques marches et communiquant avec la première par deux travées pratiquées dans l'épaisseur des anciennes fortifications. Trois tableaux ornent les murs : l'un représente la scène du siège au moment où la Vierge apparaît ; l'autre la procession, et le 3^e une troupe de religieux en prière dans une église. Sur le vitrail principal on remarque un ange terrassant le dragon de l'hérésie. Chaque année, une fête s'y célèbre avec messes et sermons dans lesquels le protestantisme est mis, on s'en doute bien, en fâcheuse

(1) Imberdis, *ibid*, p. 273. — Bouange, tom. II, p. 343.

posture. Mais le but est atteint : entretenir dans la population ignorante et dévote, la haine contre tout ce qui a trait à la Réforme.

Après leur échec devant Aurillac, les religieux se retirèrent à Mur-de-Barrez, petite ville de l'Aveyron, où ils se maintinrent pendant longtemps. Canillac ne se tint pas pour satisfait. Dans une assemblée de la noblesse et du Tiers, il fut décidé que le seigneur de Comblat irait demander des renforts à Henri III pour réduire Mur-de-Barrez. Le roi promit 300 hommes à Canillac et, d'autre part, il écrivit au roi de Navarre pour le prier d'empêcher les désordres des réformés.

Etait-ce plaisant ou cynique ? On lève une armée pour anéantir l'ennemi et on lui fait dire de rester bien tranquille ! Et dire que ce n'était là qu'un incident entre beaucoup d'autres de même nature !

L'armée catholique, sous les ordres de Raymond de Missilhac, « homme d'un courage infatigable ⁽¹⁾ » marcha contre Mur-de-Barrez, l'investit et, après avoir tué 140 hommes, l'obligea à capituler. Lavedan ne dut son salut qu'à son épée.

Une nouvelle tentative fut faite contre Aurillac l'année suivante, sous la conduite de La-

(1) De Thou.

peyre Teule et sur les instances des religionnaires de la ville, entr'autres Roquelaure et Carbonnières. Mais elle ne fut pas plus heureuse que la précédente et les réformés se replièrent sur Carlat et Maurs dont ils s'emparèrent, tandis que Lavedan entraît de nouveau à Mur-de-Barrez.

Deux faits de peu d'importance terminent cette période des guerres qui eurent pour raison et plus souvent pour prétexte la religion, bien que l'idée chrétienne y fût absolument opposée.

Le premier de ces faits se rapporte à l'escalade de Salers, le 5 mai 1588 ; le second au traité de Saint-Flour du 15 mai de la même année. A Salers, les protestants échouèrent comme à Saint-Flour et à Aurillac devant la courageuse défense des habitants. Quant au traité de Saint-Flour, il réglait une question relative aux châteaux de Saillans et de Lastic et, des deux côtés, on s'engagea à ne prendre les armes que dans le cas d'une guerre générale.

Pendant ce siècle où tant de questions se posèrent, où tant d'intérêts divers, tant de principes opposés, tant de passions se heurtèrent, il eût fallu à la royauté une sagesse, une tolérance, une foi qui n'étaient nulle part, ni du côté du gouvernement, ni du côté de l'Eglise romaine. Seules, quelques nobles figures rayonnent au sein de ces ténèbres, ce sont celles de

Louis du Bourg, baron de Saillans, du chancelier Michel de l'Hospital, tous deux auvergnats, de Duplessis Mornay, de Coligny, d'Ambroise Paré, auxquels il faut ajouter les noms de ceux qui refusèrent de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes à la St-Barthélemy.

Dans la querelle de ce siècle, le dernier mot ne fut laissé ni à l'Evangile, ni à la raison, mais au glaive. Aucun des ennemis en présence ne peut jeter la pierre à l'autre, car chacun d'eux l'a manié à son tour, les uns dans le but d'étouffer la voix troublante des consciences réveillées par l'Evangile, les autres pour obéir à une douloureuse nécessité et défendre leur liberté morale menacée.

Dans cette lutte inégale, la victoire est restée, à ne voir les choses que du dehors, à l'église romaine, du moins dans notre province. L'église protestante d'Aurillac, malgré le merveilleux essor qu'elle prit à un certain moment, n'a pu survivre aux massacres qui se succédèrent de 1561 à 1572.

Chose curieuse ! le protestantisme a été écrasé à Aurillac et en Auvergne et il n'est peut-être pas de province où l'on nourrisse contre le vaincu plus d'animosité et de préjugés. Le mot de protestant y est devenu le synonyme de destructeur et d'irrégulier. Quelques auteurs catholiques, notamment Mgr Bouange, ont

contribué à créer cette étrange opinion, négligeant presque toujours de parler des traités, qui reconnaissaient les droits des réformés sur la ville où le culte protestant avait été autorisé dès 1562. On oublie aussi de faire entrer en ligne de compte les droits et les intérêts religieux d'un millier de protestants de la ville ou des environs qui durent courber leur conscience sous la loi du plus fort et subir les vexations du fanatisme. Enfin, une tendance des mêmes auteurs consiste à atténuer les ravages commis par Brezons et Caillac tout d'abord, puis, plus tard, à la Saint-Barthélemy, pendant que les crimes de Prantignac et de Lamire sont exposés dans toute leur horreur. Cette méthode peut bien donner le change à l'opinion mal éclairée, mais la justice immanente des choses ne permet pas que le droit et la vérité soient longtemps méconnus. Il y a une heure où la justice distributive fait équitablement la part des choses et rend à chacun ce qui lui est dû.

Le protestantisme avait une existence légale à Aurillac, ses adversaires ne peuvent le nier. Mais n'y aurait-il pas eu de traités, est-ce que le seul fait qu'il y avait à Aurillac des consciences éprises de liberté, d'indépendance religieuse ne suffisait pas pour constituer un droit ? En quoi la reconnaissance de ce droit aurait-elle nui à l'harmonie entre les habitants ? Le présent

répond à ces questions dans le sens le plus libéral. Sous l'égide des libertés conquises par notre glorieuse Révolution, tous les cultes sont librement célébrés en France et nous n'en sommes pas plus malheureux, loin de là. Et qui ne sait que c'est du moment où cette liberté a été proclamée, que date l'apaisement dans toutes les questions qui relèvent de la conscience ?

L'Edit de Nantes, promulgué par Henri IV, n'eut que très peu d'effet en Auvergne et surtout dans la région des montagnes dont nous nous sommes occupé. Aurillac n'avait plus de protestants. Dans la Basse Auvergne, quatre églises furent établies et reconnues : *Marinques*, *Paillat*, *Parentignat* et *La Gazelle*. La dernière seule se trouvait dans le baillage d'Aurillac, mais par sa situation géographique elle se rattachait aux trois autres.

Néanmoins, comme le village de la Gazelle se trouve aujourd'hui encore dans le département du Cantal, nous dirons quelques mots de l'église qui s'y réunissait.

La Gazelle est un petit hameau de la commune de Ségur, canton d'Allanche, arrondissement de Murat. Les assemblées se réunissaient dans la maison d'un des anciens. Pierre Astruc en fut le pasteur jusqu'à 1641, époque où il se réfugia en Angleterre. Cette église se composait exclusivement de paysans qui venaient

de plusieurs communes environnantes : 6 familles de Ségur, 2 de Saint-Saturnin, 18 se trouvaient dans les paroisses de Peyrusse, d'Auriac, de Molompize, dans l'élection de Brioude. Le mémoire qui nous renseigne nous donne le chiffre de 49 familles réparties en 16 villages. Avec une moyenne de cinq personnes par famille, nous arrivons au chiffre de 245 réformés. Mais ce n'était pas le nombre exact de la population protestante de l'église de la Gazelle, car au bas de la liste qui se trouve à l'appendice, nous lisons entre parenthèses le chiffre de 194 familles, chiffre arrêté par le Consistoire. En adoptant ce nombre et si nous calculons comme plus haut, nous trouvons un total de 970 personnes, faisant partie de l'église de la Gazelle. Ce calcul est justifié par le fait observé ailleurs, à savoir que le rapporteur du gouvernement avait reçu l'ordre de réduire à des chiffres dérisoires le nombre des protestants des églises, afin de pouvoir par ce subterfuge les supprimer et interdire le culte.

Mais si nous considérons les choses de plus près, il n'est pas moins évident que, si la réforme a échoué en Auvergne en tant qu'institution religieuse, elle y a introduit les idées de liberté, de tolérance, d'indépendance, de critique religieuse, en un mot, le libre examen. A cet égard, elle a vaincu et, il faut le reconnaître, elle

n'est plus seule à lutter, car dans l'arène et au sein du bruit de la bataille, des hommes, adoptant son credo, ont voulu lutter et luttent encore pour la même cause.

Il n'est pas jusqu'à l'Eglise romaine qui ne doive quelque chose à son ennemie, car, sous le souffle de la Réforme, elle a dû se réformer, soit en adoucissant certains abus trop criants au XVI^e siècle, soit en exigeant plus de correction de son clergé, soit en déployant plus de zèle et de charité dans son activité. La concurrence religieuse n'a donc pas été si mauvaise que quelques-uns veulent le croire et l'on ne peut que déplorer qu'il ait fallu verser tant de sang pour arriver à cette conclusion : que les deux églises peuvent exister dans la même société et s'aider même — ne serait-ce que par l'émulation — à remplir leur mission respective.

Mais la Réforme a surtout aidé le peuple à penser, à juger, à vouloir, à croire librement et cette vérité portera ses fruits. La Réforme religieuse a précédé et, à tort ou à raison, nous pensons qu'elle a frayé la voie à la Révolution politique et sociale d'où sont sortis les principes de 1789.

Qu'il nous soit permis de transcrire ici le jugement de l'historien de l'Auvergne : « La « Réformation faisait rêver les plus nobles « facultés, non plus sur les traditions lointaines,

« non plus sur une théogonie dépassée par les
« esprits méditatifs, non plus sur des fictions
« presque toujours manquant de portée ; mais
« sur des principes stables et organisateurs, sur
« l'application immédiate de libérales théories.
« Evoquant le passé pour lui demander de
« solennelles confidences, condamnant le présent
« comme anormal et monstrueux, le doigt vers
« l'avenir, elle remua les cœurs en appelant au
« tribunal de la raison les abus, les préjugés, les
« autorités, les personnes, ⁽¹⁾ »

Dans une heureuse et définitive synthèse, elle concilie les libertés modernes et démocratiques avec la foi au Christ des Evangiles.

(1) Imberdis, *ibid.*, p. 560.



APPENDICE



*N° 1. Lettre des Anciens d'Aubusson adressée
à Guy de Moranges, le 8 juin 1561.*

« Nous vous écrivîmes dernièrement de nos nouvelles par le frère Gallichier envoyé par delà la plupart des Eglises de la province de Lymousin pour recouvrer ouvrier : par lesquelles pourrés entendre comment le bon Dieu nous adsiste tellement (nonobstant nostre fragilité et infirmité) que nos adversaires n'ont aucun moyen, sinon de magnifier le Seigneur... Nous désirerions grandement qu'il pleust à messieurs nos pères de vous enjoindre de venir de par dessa avec le dit Gallichier pour revoyr, visiter et reformer quelque petit nombre d'esglises qui se dressent en ceste province, mesmement du lieu de votre naissance et lieux circonvoisins, dont nous espérons quelque grande chose à l'honneur de Dieu. Estant recors des propos que de vostre grâce m'aves autrefois tenues⁽¹⁾ et de la sentence d'Ovyde, à quoi vous doict aussi inciter la charité fraternelle, j'ay, non pas moy, més le consistoire et toutes les esglises de la province, donné charge à M^e Gallichier de prier nos ditz pères de obtenir ce point.⁽²⁾ »

(1) Ils avaient dû se connaître à Issoudun.

(2) Genève, *Biblioth. m. s.* 121 f° 151. Voir Hauser, *ibid*, p. 46.

LISTE DES MARTYRS POUR LA FOI

DE LA HAUTE-AUVERGNE

Géraud TOURTOULOU (d'Aurillac).

Jeanne FONROUGE.

Isabelle DESPINASSEL.

Antoine Magne.

Géraud BAYORD, apothicaire,

Jean COTTE, libraire,

Jean CONDOBARD, messenger ordinaire,

GOUFFELOU,

Pierre BLANC, libraire,

Pierre SAURIER, chaussetier,

Gérault RADULPHI, huissier,

François REYNAL,

Pierre SOLERY, médecin,

Jambert BASTIDE, sergent royal,

François de la BALDERIE, avocat,

Géraud VERNET, chirurgien,

Gérault de la PORTE, avocat,

PASSAFONT, Antoine, de Laroquebrou.

VALECH, Antoine, de Laroquebrou.

d'Aurillac.

Plus un nombre indéterminé de gens, morts dans les massacres de 1561 et 1562 et quatre-vingts à la St-Barthélemy.

LISTE DES RÉFUGIÉS DE LA HAUTE-AUVERGNE A GENÈVE

- 14 octobre 1550. — Maître Guillaume SEURNIN (St-Remy), natif du pays d'Auvergne, du lieu de Saint Orssize, diocèse de St-Flour, docteur en la Faculté de médecine.
- 15 octobre 1550. — Jehan COURBEZ, du lieu d'Allanche, en Auvergne.
- 31 janvier 1558. — Claude et Pierre MEISSONNIER, couturiers du lieu de Courtines, en Auvergne. (1).
- 12 septem. 1558. — Jacques CHAMBOFORT, natif de Pebrac en Auvergne, diocèse de St-Flour.
- 13 février 1559. — Antoine DAÜSSIERS, natif de la ville de Salers, en Auvergne.
- 1^{er} mai 1559. — Jehan AGIRAUD, du lieu de Madic (près Bort), pays d'Auvergne.
- 17 juillet 1559. — Guillaume LEMERIE (LEYMARIE, sans doute), natif de Maux (Maurs, arrondissement d'Aurillac), en Auvergne.
- 24 juillet 1559. — Jehan PASTRÉ, du village de Palladines, diocèse de Mende, évêché (élection) de St-Flour, en Auvergne.
- 16 octobre 1559. — Jehan CLAVIÈRES, natif d'Aurillac, en Auvergne, del'artdecomposition del'imprimerie.
- 2septemb. 1572. — Pierre SÉRIÈS, d'Orliac (Aurillac), en Auvergne, imprimeur.
- 17 octobre 1572. — Guillaume GISELME, de Murat-le-vicomte, en Auvergne, mercier.
- 9 avril 1573. — Emery GERMAIN, de Horilliac (Aurillac), en Lيموسين (sic), ministre de la parole de Dieu.
1647. — MARCOMBES, de Marcenat.

(1) Plusieurs villages du Cantal portent ce nom.

Voici une liste des familles protestantes, trouvée aux archives de Clermont par M. Hauser :

A la Gazelle :

1^o Gabriel MAYNIAL, sa femme et leurs quatre enfants: Gabriel, Jeanne, Catherine, Olympe ; leur belle-fille, Marthe FABRE, et la petite fille de cette dernière du nom de Louise. (8 personnes).

2^o Jean BENOID, dit Plertout. (8 personnes).

3^o Jean BENOID, tisserand.

A Blatveissièrè :

4^o Jean BENOID, laboureur (7 personnes).

5^o Jérémie BENOID, à Ségur (8 personnes).

6^o M. Josué MAIGNE, chirurgien, et sa femme.

A Villane :

7^o Pierre SARRAZIN, laboureur (8 personnes).

8^o Jean SARRAZIN, laboureur (4 personnes).

A Nouais :

9^o Louis FABRE, laboureur (et 9 personnes).

10^o Etienne CHAZELON, laboureur (et 8 personnes).

A Vellonières :

11^o Pierre CHAZELON, laboureur (et 9 personnes).

12^o Jacques CHAZELON, laboureur (et 7 personnes).

13^o Jean CHAZELON, laboureur (et 3 personnes).

14^o Jean GAUTIER, lanternier, et sa femme.

15^o Jean CHALON (et 2 personnes).

A Chabassière :

16^o Jacques GAUTIER le vieux, laboureur (et 12 personnes).

17^o Jacques GAUTIER jeune, laboureur (et 5 personnes).

18^o Jean SARRAZIN, laboureur (et 5 personnes).

19° Jacques GAUTIER, dit le frère, laboureur (et 3 personnes).

20° Jean GAUTIER, laboureur (et 5 personnes).

A La Bastide :

21° Jacques ARBIJOUX, laboureur (et 8 personnes).

22° Antoine RODIER, tisserand (et 6 personnes).

23° Pierre RODIER, tisserand (et 4 personnes).

24° Estienne BENOIT, tisserand (et 2 personnes).

25° Jean ARBIJOUX, laboureur (et 5 personnes).

26° Jean ARBIJOUX, chaudronnier.

27° Mathieu ARBIJOUX, sabotier.

28° Durand ARBIJOUX, laboureur.

A Tremolet :

29° Mathieu ARBIJOUX.

A la Rochette :

30° Pierre ARBIJOUX, sabotier.

A Chazelle :

31° Abel SIGOT, vigneron.

32° Pierre SIGOT, vigneron.

33° Bertrand MARGES, vigneron.

34° Jean SIGOT, vigneron.

35° David CHANELLE, vigneron.

Aux Martres de Vernières :

36° Moïse BOUCHARD, laboureur.

37° Sarra BOUDIN, veuve de David BOUCHARD.

38° Samuel BOUCHARD.

39° Deux sœurs FAUCHER.

40° Pierre FAUCHER.

41° François FAUCHER, laboureur.

42° Antoine FAUCHER, laboureur.

43° Antoine SIGOT.

44° Jeanne FAUCHER, veuve de Jean ARBIJOUX.

A Vernière :

45° Jean FAUCHER, laboureur.

A St-Ilpize :

46° Moyse BRUN, cordonnier.

A Chageau :

47° Pierre CHEVALIER, vigneron.

Aux Bordes :

48° Pierre FAUCHER, laboureur.

49° Jean FAUCHER, laboureur.

« Certifié par les ministres et anciens, 3 février 1684. Nous soussignés, déclarons que nous n'avons pas la coutume de faire des impositions, mais que chacun donne selon sa volonté, et déclarons que notre ministre a mangé de son bien en servant notre église. [49 familles].⁽¹⁾

(1) Hauser, *ibid*, pages 13 à 16.

RÉCIT

Poésie et Musique d'ASSALINDE

(1640)

I

Ils ont passé, ces pauvres gens,
C'était environ la mi-nuit,
Cela faisait pitié, je vous répons
D'entendre gémir les plus vieux !
J'ai souffert toute la veillée,
Des Huguenots devaient passer.
Ma nuit fut toute troublée,
On disait qu'on les faisait chasser.

II

Ils ont passé, ces pauvres gens,
C'était environ la mi-nuit,
Cela faisait pitié, je vous répons,
D'entendre gémir les plus vieux !
De souci, je n'ai pas dormi
Et j'ai voulu les conduire,
Nous avons pris cet étroit chemin
Qui longe le pré de Vaudouire.

III

Ils ont passé, ces pauvres gens,
C'était environ la mi-nuit,
Cela faisait pitié, je vous répons,
D'entendre gémir les plus vieux !
On dit qu'ils sont des hérétiques,
Je vais, tout de même, me signer :
Mais Dieu tout seul peut juger,
Lesquels de nous sont les fanatiques.

VU :

Le Président de la soutenance,

G. BONET-MAURY:

VU :

Le Doyen, A. SABATIER.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.



TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie.

Avant-propos.

- I. Les origines de la Réforme en Auvergne (1535-1550).
- II. La Lutte — Intolérance — Premières victimes —
Guy de Moranges.
- III. Les Guerres de religion : Le pays — Ravages de
Bretons — Prise d'Aurillac par les protestants —
La St-Barthélemy.
- IV. Derniers efforts : L'escalade de 1581 — Le traité
de St-Flour — L'Edit de Nantes.

APPENDICE

Lettre des anciens d'Aubusson à Guy de Moranges. —
Liste des martyrs pour la foi dans la Haute-Auvergne
— Liste des familles protestantes de l'église de la
Gazelle — Complainte sur les Huguenots fugitifs.

